

Impérialisme OU Indépendance

Le Canada est le plus jeune des Etats civilisés. Ceux de nos pères qui ont travaillé à l'union des provinces sont sinon tous vivants, du moins tous présents dans nos souvenirs. Quelques-uns des hommes politiques qui siègent dans nos assemblées ont été leurs amis ou leurs collègues. Les cendres de ceux qui ont disparu sont encore chaudes. La Confédération date d'hier.

Nous avons dit, ici même, que le Canada, malgré ses apparences de pays libre, n'était pas une nation mais bien une colonie. Quelques liens presque invisibles, il est vrai, nous rattachent au grand empire anglais et la majorité de la population de nos immenses régions appartient à la race anglo-saxonne qui rêve d'impérialisme à outrance. Quelques-uns de nos compatriotes Canadiens-Français considèrent même que la réalisation de ce rêve serait utile aux intérêts généraux du pays. M. Benjamin Sulte n'est pas réfractaire à cette idée et il a dit publiquement "que nous aurions tout à gagner de resserrer les nœuds qui nous réunissent à la Grande Bretagne."

Ce qui est évident c'est que nous passons par une époque de transition et de tâtonnements qui est inhérente à la formation d'un grand pays. Nos hommes d'Etat cherchent leur voie. Seront-ils résolument pour l'impérialisme ? Conserveront-ils le statu quo, ou bien, regardant plus loin, ayant des visées plus hautes, tendront-ils à réaliser les aspirations de quelques-uns des pères de la Confédération, voudront-ils conduire le Canada jusqu'à la liberté absolue, jusqu'à l'indépendance ? Trois grands courants peuvent partager nos gouvernants, sans compter celui qui entraîne les partisans de l'annexion à la République voisine des Etats-Unis.

Je me propose d'étudier chacune de ces aspirations et je commencerai aujourd'hui par l'impérialisme.

Certes ce projet est grand et nous devons admettre que nos compatriotes anglais, par leur attachement naturel à leur patrie soient portés à en accepter la réalisation le plus tôt possible. Communauté d'intérêts, de sentiments, de nationalités et de patriotisme, tout les invite à se grouper aux autres colonies anglaises pour former un vaste empire sous un sceptre unique.

Mais les circonstances présentes nous permettent de comprendre ce qu'il pourrait en résulter pour le Canada si ces vastes desseins venaient à s'accomplir.

Nous vivons dans un siècle trop pratique pour que la question d'intérêt ne soit pas d'un poids très lourd dans la balance qui doit peser nos destinées. Si nous ne devons avoir que des rapports industriels et commerciaux avec l'Angleterre, nous aurions peut-être tout à gagner à nous unir davantage à l'empire.

Mais l'Angleterre entraînée par ses relations avec toutes les puissances, n'est pas seulement une nation commerçante. Elle nous a bien fait voir qu'au moment où l'en devrait compter sur la paix, elle est prête à faire la guerre sur une partie quelconque du globe. Elle peut envelopper dans son gigantesque orbite toutes ses colonies et les faire participer à des conflits que nous Canadiens nous n'aurons ni voulus, ni désirés.

Quelle sera notre participation dans ces guerres ? Compenserait-elle les bénéfices que nous pourrions retirer de notre union commerciale. Nos contributions en hommes et en argent seraient-elles payées par des avantages commerciaux réels et palpables ?

La est la question. Restons sur le terrain pratique et rendons-nous compte de la situation financière actuelle de l'Angleterre, à la suite de la guerre du Transvaal.

Le budget présenté le mois dernier au parlement anglais par le chancelier de la Trésorerie, sir Michael Hicks Beach, comporte pour la guerre une dépense de 800 millions de piastres.

Ce chiffre ne représente pas les pertes indirectes causées par la campagne du Transvaal. Mais je vais essayer de les énumérer.

Les exportations de la colonie du Cap qui s'élevaient avant la guerre à 115 millions de piastres,

tombaient à 40 millions dans l'année 1900.

Les exportations du Natal qui atteignaient 90 millions de piastres sont tombées à 30 millions.

La destruction du bétail, la suppression de l'industrie dans le Transvaal et le Vrystaat pendant ces derniers vingt mois représentent une perte de 100 millions de piastres.

Les pertes du commerce anglais par l'achat des canons, des selles et des chaudières en Allemagne, des chevaux, du fourrage, des voitures et des tentes en Amérique et d'autres articles dans plusieurs pays, se chiffrent par plusieurs millions.

La baisse sur les valeurs d'Etat, sur les actions de chemins de fer et des industries diverses, atteignent un total énorme.

Les Consolidés anglais qui étaient cotés à 113½ en 1897 sont aujourd'hui à 94½, soit une perte de 250 millions de piastres.

En 1899 les chemins de fer anglais représentaient en actions une valeur de un milliard cent cinquante-trois millions de livres sterling. Par suite de la guerre, les titres sont tombés de 10 à 20%, amenant une perte de 580 millions de piastres.

Depuis le commencement de la guerre, 200,000 hommes ont été envoyés dans le Sud Africain. Ils ont été privés d'un emploi productif et en comptant leurs gages à un minimum de \$2 par semaine pendant vingt mois, nous constatons une nouvelle perte de 430 millions de piastres.

Si nous supposons que le travail de ces hommes aurait pu produire des marchandises d'une valeur de \$3 par semaine, sans compter le coût de la matière première, nous arrivons au chiffre de \$64,500,000.

Quant aux frais de la guerre jusqu'à fin mars ils se sont élevés à \$740,000,000, qui doivent s'ajouter au nouvel emprunt de guerre jusqu'au 1er août prochain formant un total de \$816,500,000 y compris les intérêts.

Les capitalistes anglais ont perdu des sommes énormes dans les mines du Sud-Africain. Des indemnités de plusieurs millions de piastres devront être payées au Natal et dans la colonie du Cap, aux citoyens anglais, pour les dégâts causés par les Boers.

Je crois donc que la guerre a coûté directement ou indirectement 500 millions de livres sterling, soit 2 milliards 500 millions de piastres.

Pendant que cette somme énorme se dépensait, l'Allemagne, la France et surtout l'Amérique profitaient de l'inactivité commerciale anglaise pour augmenter leur industrie et accroître leurs débouchés. Qui pourra jamais apprécier les pertes éprouvées de ce côté et qui pèseront sur l'Angleterre pendant plus de dix ans ?

Voilà ce que nous aurions à partager peut-être un jour, si jamais le Canada faisait partie de la Confédération impériale.

Si ceux qui rêvent d'impérialisme réfléchissaient à ce que nous aurions à perdre en réalisant leur utopie, ils comprendraient sans doute que notre jeune pays doit se développer avec ses propres ressources, sans se lancer à l'aveugle dans une aventure qui peut retarder de plus d'un demi-siècle notre éclosion et notre développement national.

Jean CADOT.

ECHOS

Une statue à Garibaldi.—Garibaldi va donc avoir enfin son monument.

Le sculpteur Zecchi, l'artiste italien à qui est confié le soin de couler dans le bronze les traits du héros de l'indépendance italienne, va se mettre de suite à l'ouvrage.

Le monument sera élevé à Naples, sur un sous-sollement de granit rouge ayant deux statues latérales de deux mètres, qui représenteront Rome et Emmanuel à Teano.

La statue de Garibaldi, en bronze, aura une hauteur de six mètres. Tout le monument sera haut de dix-huit mètres et devra être achevé dans trois ans. Il coûtera 250,000 francs.

Education de princesses siamoises.—Une nouvelle école a été récemment ouverte à Bangkok, par une dame anglaise, et possède, comme élèves, quinze princesses de la famille royale de Siam. Chaque jour, elles reçoivent des leçons de lecture, écriture et musique, mais cette triple étude leur prend un temps moindre que celui consacré à apprendre à devenir de bonnes femmes d'intérieur.

Elles sont logées à l'école, et apprennent la cuisine, le ménage, le lavage, à faire le pain, enfin chaque nécessité domestique qu'une bonne ménagère est supposée connaître. Elles cuisent les repas et pendant que chacune alternativement s'occupe, les autres mettent le couvert, arrangent les fleurs ou rédigent les menus.

Elles ont de dix à quinze ans. Dans

le Siam, à quinze ans une jeune fille est généralement mariée quelquefois même avant cet âge. Aussi est-il certain que quelques-unes des princesses les plus âgées quitteront bientôt l'école pour aller chez leurs maris.

Toutes nos canadiennes devraient être élevées d'une manière aussi pratique que les princesses siamoises. Convents et pensionnats privés pourraient, avec avantage, introduire d'utiles réformes dans l'éducation de nos futures mères de famille.

Recette de beauté.—Les journaux anglais font parfois des révélations bien inattendues : ainsi voilà le *Daily Express* qui nous apprend que Sarah Bernhardt s'éponge tous les jours des pieds à la tête avec la solution suivante qui, dit le journal anglais, lui permet de conserver son charme apparemment éternel : alcool, un demi-litre ; camphre, deux onces ; sel d'ammoniaque, deux onces ; sel marin, cinq onces et un litre et demi d'eau bouillante. Le tout doit être agité vigoureusement et l'on doit se frotter la peau tendue et bien, pour faire pénétrer la solution dans les pores. Avant de se décoller, se frotter les épaules et la poitrine avec la même solution.

Le *Daily Express* oublie de dire que cette composition combat aussi

La speculation.—Dans notre numéro du 21 avril, nous le lître la *Speculation à New-York* nous avons signalé à nos lecteurs le mouvement financier qui s'était produit dans Wall street.

Nous disions : "Si cela continue nous allons assister prochainement à un Krach phénoménal. Déjà le département du trésor à Washington s'est ému de l'excès de spéculation dans Wall street et redoute un désastre."

Méitez-vous Canadiens. Le danger n'est pas d'être pauvre pour de main, mais il est imminent."

Nous ne voulons pas poser un problème, mais les renseignements sérieux que nous avons, nous permettent de jeter ce cri d'alarme.

Nous ajouterons qu'il est dangereux de toucher aux valeurs américaines et de se fonder sur la production des trusts à complètement bouleverser les marchés et si se prépare quelque gigantesque catastrophe, si le gouvernement américain n'a pas le pouvoir d'intervenir pour arrêter les créations de nouveaux trusts.

Si cela se réalise, bientôt des combines sur tout ce qui se vend et s'achète. Etant donné que nous sommes à une époque où les trusts fleurissent et où ils en constituent en Amérique au capital de plusieurs milliards par le monopole de la fabrication de l'acier, de la production et du commerce du cuivre, rien ne nous empêcherait d'apprendre qu'un trust vient de naître qui se propose d'accaparer le fromage canadien et d'en réglementer la vente à Londres.

Nous aurons sans doute un jour le trust du lait et celui des corniches.

Je ne sais pas si nous serons de ce fait, plus heureux ; il faudra voir.

Guillaume le taciturne.—Il ne fait pas bon être monarque par le temps qui court.

De nouvelles lettres de menaces arrivent presque chaque jour à l'adresse de l'Empereur Guillaume. Plusieurs viennent de Londres, d'autres d'Italie et quelques-unes, rares, paraissent, de grandes villes allemandes.

Le *Berliner Tageblatt* dit que l'Empereur aurait presque renoncé au voyage qu'il voulait faire en Italie vers le 15 de mai en juin. En Allemagne même, les déplacements annoncés dans les montagnes de Harz et dans la forêt de Thuringe n'auront pas lieu ou ne seront pas de longue durée, malgré la passion de l'Empereur pour la chasse dans ces régions boisées.

D'après le même organe, l'Empereur est très attristé, très surexcité par ces menaces, qui lui arrivent de divers côtés. Ses médecins lui conseillent de partir pour un long voyage dans le Nord, dès que la température le permettra. Pendant ce temps, l'Empereur a manifesté son intention de quitter Berlin et d'aller s'installer au nouveau château de Potsdam, où il croit être plus en sûreté.

Une bonne nouvelle.—Nous apprenons avec plaisir que notre ami M. J. C. St-Pierre, dentiste gradué du collège dentaire de Philadelphie vient d'ouvrir son cabinet dentaire au No 60, rue St-Denis.

Un bourreau pendu.—Un nommé Patroski, bourreau d'une petite localité russe, Czestokan, avait dû pour oublier à la loi pendre un criminel.

Les parents du pendu résolurent de se venger du bourreau. Ils l'attirèrent dans un guet-apens. Patroski fut invité à un dîner auquel il se rendit sans méfiance. Vers la fin du banquet il fut saisi par surprise, garrotté et pendu sans même le simulacre d'un jugement.

Cette pendaison va très probablement en amener d'autres, car la police russe a arrêté tous les coupables de ce lynchage d'un nouveau genre.

Une somnambule devant les tribunaux.—Une diseuse de bonne aventure anglaise, avait été condamnée pour avoir essayé de tromper un constable sous le prétexte de lire dans son avenir. Elle vient de faire appel par devant la cour du Banc du Roi qui a confirmé simplement la décision prise par les premiers juges. "La loi, a ajouté le lord juge, ne reconnaît pas la profession de diseuse de bonne aventure."

Avis à toutes celles qui travaillent à Montréal.—Quelles ne tombent pas sous l'œil de nos détectives.

A. FAYTAU.

Avis à nos Correspondants

Tout article envoyé au journal Les Débats, devra porter le nom et l'adresse de l'auteur, non pour publication, mais comme garantie de bonne foi. Aucun manuscrit ne sera lu s'il n'est signé. Les correspondants pourront faire usage d'un pseudonyme.

ENCORE UN MARIAGE NUL

Deux jeunes gens mineurs, deux Canadiens catholiques, se sont mariés clandestinement il y aura dix ans à la fin de juin prochain.

Des années coulèrent sur leurs amours.

Au commencement de janvier 1900 — longtemps après le lever de la lune de miel, on le voit — la jeune épouse, assistée de son père, intenta une action en nullité de mariage.

Au point de vue religieux, il est évident que le mariage n'avait jamais été contracté, puisque sa célébration, purement civile, avait eu lieu hors des limites de l'action ecclésiastique du pays, par un ministre étranger à la religion des deux conjoints.

Au point de vue civil, selon nos lois, il n'avait pas plus de valeur qu'au point de vue religieux, puisque les conjoints, mineurs tous deux, n'avaient pas, semble-t-il, l'assentiment de ceux à qui, par la nature et par les lois, ils étaient subordonnés.

Ils vécurent cependant longtemps ensemble — huit ans et demi.

Puis, un beau jour, l'un des époux — la femme — s'écria : — J'en ai assez !

Et elle s'en alla disant à l'autorité ecclésiastique :

— Je me suis mariée, moi catholique, avec un homme catholique comme moi, devant un pasteur protestant.

D'où nullité absolue de l'union.

Ce qui, du reste est canoniquement légal, logique et raisonnable.

Puis elle s'adressa aux tribunaux civils, disant :

— Ni mon mari ni moi n'étions capables de contracter mariage, puisque tous deux nous étions mineurs, et que le consentement de nos parents faisait défaut.

Sentence inévitable : — Mariage nul, sans valeur aucune, liberté pour chacun des soi-disant époux.

Tout cela est régulier ; tout cela est légal ; nul ne le conteste.

Mais est-ce moral ?

Ne serait-il pas temps pour les législateurs d'aviser aux moyens d'empêcher ces concubinages déguisés, prolongés et quasi-légaux, qui prennent fin au gré de l'un ou de l'autre des intéressés, quand ce n'est pas au gré des deux ?

Ne devrait-on pas mettre un terme à cette scandaleuse duperie qui autorise deux sujets à vivre maritalement, sans être mariés, le sachant parfaitement, et qui, un beau matin, par caprice, par lassitude ou par dégoût, brisent légalement un lien illégal et rentrent purs dans la société, le front haut, passant avec arrogance et cynisme devant les honnêtes pères et mères de famille qui besognent si durement et si courageusement pour élever leur nichée.

Cela plus est que scandaleux, cela est odieux.

Et la loi qui tolère un pareil état de choses est une loi qui encourage, la dissolution des meurs.

Etienne HENRIOT.

CHRONIQUE

En face d'une feuille blanche où j'avais écrit en grosses lettres : Chronique, l'œil au plafond, le bras levé, j'attendais l'inspiration, quand deux petites mains sataniques se posèrent sur mes épaules.

— Devine !

— Cette voix d'oiseau ce froufrou, ce parfum d'iris, allons pas besoin de voir. Ça une robe de mousseline, c'est rose, c'est ébouriffée, ça s'appelle Jeanne !

— Sorcière, va ! Oui c'est moi ! Mais c'est moi ! être un volent. Et c'est qu'on laisse les portes ouvertes quand on se promène dans les nuages ? Mais à un autre jour la gronderie. La situation est trop grave, si tu savais. Mets ton chapeau : nous sortons !

— Que veulent dire ces airs mystérieux ?

— Oh ! je te conterai ça dehors. As-tu tes gants. Bon ! Tu es jolie ainsi ! Arrive donc !

La porte à peine refermée, la charmante enfant me prit les mains.

— Ma chérie, si tu savais comme j'ai du chagrin, ne ris pas, du vrai, cette fois !

Impossible ! qui donc voudrait te faire de la peine, toi si bonne, ça prendrait un monstre.

— Hélas le monstre est un joli garçon, depuis que ses moustaches ont repoussé. Tu le surnommes du vilain tout qu'il m'a joué et de ma grosse colère d'ailleurs. J'étais furieuse, quoi ! Comme je ris aujourd'hui de ces petites misères. Ce qui m'arrive est si triste ! Mon Paul si gentil, si spirituel, qui me jurait hier encore un amour éternel, oh bien ! Georgette l'a vu se ballader sur la rue avec une femme, haute comme ce poteau de télégraphe. Il avait l'air de son petit garçon, paraît-il, et l'horrible créature riait comme une folle. — Tiens, j'en frémis, je l'aurais étranglée, oh ! l'aurais tuée.

— Voyons, voyons, calme toi. Oh ! les amies ! Qu'avait-elle besoin de te faire ces révélations exagérées pour le moins ! Ton Paul, je parie, est aussi innocent que l'agneau de notre bon M. de Lafontaine. Est-ce qu'on ne peut faire un bout de conduite avec

une jolie fille, sans commettre un crime de lèse-fidélité ? La belle promeneuse était, qui sait, une petite cousine de la campagne et ton galant fiancé lui servait de cicérone à travers la ville. On s'voquait des souvenirs d'enfance, lorsque chez grand-père ou jouait au petit mari et à la petite femme, et la cousinette de rire, de rire.

Mais au fait, où me mènes-tu ? Nous entrons depuis vingt minutes des rues sombres et tortueuses.

Je commençais à être inquiète des allures de conspirateur de ma petite amie et de l'étrangeté du quartier que nous traversons. La rue était mal pavée, coupée en deux par une mare, et les maisons bâties avec des toits égarés. Comme le jour commençait à baisser, de loin en loin une lanterne tremblait semblable à un papillon jaune, qui agonise en battant des ailes.

Le tintamarre de la ville, le sifflet des locomotives, le roulement des lourdes voitures allaient s'affaiblissant, pour s'éteindre, de loin en loin une lanterne tremblait semblable à un papillon jaune, qui agonise en battant des ailes.

On se serait cru à dix lieues de Montréal, dans quelque tranquille petit village. Les gens s'interrogeaient sur le seul des portes avec une intime familiarité.

— Eau temps, n'est-ce pas ?

— Mais la pluie ne tardera pas.

— Comment va la petite ?

Ci et là de jolis jardins donnaient la note gaie ; de blanches maisonnettes, disparaissaient sous la verdure, des enfants s'ébattaient sur l'herbe.

— C'est beau ! m'écriai-je, gagnée par l'admiration ! Croirait-on qu'on puisse ignorer de semblables coins de paradis ! Mais enfin me diras-tu ?

— C'est juste, tu te laisses conduire avec une docilité d'agneau qu'on mène à la boucherie. Mais nous arrivons. Vois cette maison à la veille de s'écrouler entre ces deux gros arbres c'est l'autre d'une sorcière, d'une cartomancienne en renom. Elle dit le passé, le présent, l'avenir. Nous allons la consulter, elle va lire dans le cœur de Paul comme dans un livre, je vais pouvoir sonder cet abîme de perdition et d'hypocrisie et savoir le mot de l'énigme, oh se joue mon bonheur.

— Mais, tu crois en ça, toi Jeanne. Le Seigneur aurait écrit le destin des hommes sur des as, des valets, des dames, etc., de pique, de cœur ; de carreaux ou de trèfles et il aurait chargé ces cartes d'être le médium de ses desseins providentiels.

— Tais-toi... attends de voir, dit-elle en posant un doigt sur mes lèvres.

Nous escaladons un escalier glissant, où des marches manquent ; il faut avoir de remarquables dispositions acrobatiques et une forte détermination de contourner l'escalier pour risquer de se rompre le cou en sautant les espaces ; une clanche grasse roule dans nos mains et nous laisse la sensation d'une caresse de couleuvre. L'on pénètre dans une salle basse et fumeuse, espèce d'anti-chambre, où l'on se voit à l'air d'être dans un tour d'admission au sacrum-sanctuarium. Il y avait là des jeunes filles, des femmes, quelques représentants du sexe fort, un vieillard à cheveux blancs, je souligne pour qu'on ne les confonde pas avec les vieillards à cheveux noirs ou blancs, à l'âme blasse qu'il rencontrait tous les jours. Je me demandais ce que ce vieillard de la vie venait chercher là : à cet âge est-ce qu'on ne sait pas l'alphabet et l'omega de toutes choses ? Y aurait-il dans cette cendre des tisons qui flamberaient encore ? Sous la neige des cheveux quelques fleurs quelques fleurs printanières qui défileraient les froidures ?

On causait en attendant : — "Moi, disait une commère, je viens ici toutes les semaines et je ne regrette pas les cinquante centimes que ça me coûte chaque fois. En fait de choses, mais des choses !... C'est pas humain de parler comme ça. Aussi je ne voudrais entreprendre aucune affaire importante sans l'avoir consultée auparavant."

— Je crois bien qu'elle est extraordinaire cette femme... la presse, c'est qu'elle a réussi à réunir toutes les procès en séparation à ce mauvais garnement de X, en révélant à sa femme ses turpitudes, qu'elle était seule à ignorer. C'est triste tout de même pour les petits : les deux aînés ont suivi leur père, les trois derniers, on n'a pu les arracher à leur mère.

Un grand effluant d'anglaises pour-suivit la litane d'une voix nasillarde : "Moi je demeurais dans le New York State et je roomais avec un chum sur la fifth avenue. Je travaillais à la Secret Agency company, voyez ma badge. Je m'étais vu réusir à mettre la main sur un fameux pick-pocket, quand un copain me dit : va donc te faire tirer aux cartes. Je suivis son conseil et m'en suis bien trouvé : la vieille m'a dit d'aller au diplo à la rentrée de la traine que je capturerais mon homme."

— C'est arrivé, comme elle l'avait dit !

— C'est votre tour mademoiselle !

Je me levai anxieuse, le cœur un peu serré... et je franchis le seuil de la caverne du Walpurgis... La sorcière assise à une petite table battait les cartes féroce, affectant de ne pas regarder ses clients. C'était de maigre, sans gorge, ni hanche, rien en elle ne rappelait la femme. On ne pouvait lui donner d'âge, elle avait peut-être soixante ans, peut-être quarante. Le visage jaune, quadrillé de rides, plissé comme du crépon. Dans ses yeux, deux parcelles de feu, deux yeux d'un bleu froid d'acier, incisifs, fouilleuses dont les pupilles comme la bouche martchaient, constamment agitées d'un tic nerveux. Elle était inquiétante par le recul de ses regards scrutateurs et de sa bouche déformée qui s'ouvrait noire comme un four.

— Prenez donc un siège !... et coupez, trois fois avec la main gauche !

Mon calme m'était revenu, je suivais en amateur les évolutions de la cartomancie : ces questions adroites, lancées sans en avoir l'air, le regard à demi voilé pour ne pas perdre le jeu de sa physionomie. Un sens pénétrant et subtil, une prodigieuse habileté à saisir une furtive rougeur, un signe affirmatif ou négatif, une rose de sauvegarde pour découvrir une piste... et une fois lancée, quelle

L'INSTITUT CANADIEN

A MADAME JOSEPH DOUTRE.

Institut Canadien, de nos droits le rempart
Et le phare avancé de nos libertés saintes,
La lyre de Pindare, au pied de tes encintes,
Pleure sur les débris de ce temple de l'art.

Quand pour la haute mer le grand navire part,
Ses voiles, sur l'azur, d'or et de pourpre teintes
Et son panache noir font de telles empreintes,
Qu'on les voit longuement, bien après son départ...

Tels, pour vous, o ! Lanctot, Papin, Doutre et Dessaules,
Nos cœurs vibreront-ils de par delà les saules
Où vous mêlez vos os à ceux de nos grands Morts

Montés sur le gibet. Et grâce à vos efforts,
L'auguste monument de la Côte des Neiges,
Dit la plus pure gloire et les plus vils manèges.

PHILEAS LANCTOT.

faconne, c'est à peine si l'on pouvait la suivre. Ce qu'elle m'a dit, gentilles lectrices, il me faudrait une autre colonne pour vous le raconter : De l'amour !... encore de l'amour !... tous les jours de l'amour !... avec l'épilogue des romans honnêtes : le mariage. Mais je me garderais de commander les lettres de faire part, à moins que je ne trouve un bon courtier pour m'avancer cent dollars sur les millions qui doivent me revenir en héritage... L'étonnante révélation que j'ai entendue et qui vaut bien mon trente-sous, c'est que la cartomancie est une fumisterie dangereuse, indigne de gens sérieux ; puisque l'avenir est et restera le secret de Dieu... Autre chose sont la télépathie et le somnambulisme qui permettent à l'âme de briser ses liens, de s'échapper de sa prison et de pénétrer dans le domaine spirituel. Ainsi le ballon s'élève et plane dans les nuages à mesure qu'il se débarrasse du lest qui l'alourdit. Les voyelles, les prophètes, les ascètes chrétiens et indiens, un vénérable prêtre dont le nom est banni par tous les cœurs canadiens, regardent du ciel ce précieux privilège de lire dans les pensées et de s'élever par l'extase au-dessus des tristesses de cette misérable existence. Mais de cette faveur est la récompense d'une vie pure, d'actes de charité héroïques et surhumains.

Voyons ma petite Jeanne, est-ce convaincue de la fausseté de cette croyance populaire aux aberrations des diseurs de bonne aventure ?

A défaut de clairvoyance, Dieu a laissé un prisme lumineux qui dore la banalité et la vulgarité des êtres et des choses : la charité. Pourquoi, Jeanne, ne pas supposer bonnes et pures les pensées et les intentions de cette misérable existence ? La vie serait si belle, si douce, un avantage si du paradis !

COLOMBINE.

Notre commerce avec la France

Un instant on a pu croire que les communications directes avec la France, qui avaient commencé l'an dernier, par le service de bateaux de la ligne Franco-Canadienne, ne seraient pas reprises cette année. Il n'en est rien heureusement et même la simple petite ligne va se développer, s'élargir, grâce à une combinaison qui assure son succès définitif.

Un groupe de Canadiens, à la tête duquel se trouvent des personnalités marquantes de notre commerce et de notre industrie, demande l'incorporation d'une société de navigation dont les bateaux navigueront sous pavillon anglais. La compagnie recevra une subvention du gouvernement canadien.

Un second groupe composé des éléments français de la compagnie dirigée par M. Poindron formera une nouvelle société avec siège social à Paris. Le gouvernement français lui accordera le bénéfice de la prime de tonnage attribuée à la marine marchande, prime dont le montant sera suffisant pour assurer le succès de la compagnie franco-canadienne.

Donc nous aurons une double ligne de navires de commerce qui feront le service entre le Canada et la vieille France. Tout porte même à croire que la ligne fonctionnera durant l'hiver avec tête de ligne à Halifax ou à St. Jean.

L'attention du gouvernement français a été appelée spécialement sur ces projets. M. Jules Siegfried, ancien ministre du commerce, viendra prochainement au Canada, en qualité de délégué du gouvernement de la République, pour discuter avec le ministre Laurier, la possibilité d'étendre le cadre du traité franco-canadien.

Nous sommes persuadés que la ligne de navigation qui va réunir les ports français à nos centres commerciaux, sera d'un grand poids dans la conclusion des arrangements.

Jos. LABRECHE.

Entre Protestants.

Les rationalistes disent et croient que nous avons le monopole du fanatisme et de l'intolérance. Ils se trompent volontiers : l'église d'Angleterre vient de dérocher la timbale. Que le Rév. Pro. Steen ait enseigné une doctrine quelque peu risquée, nous l'admettons, mais il demeure en conformité avec le principe fondamental de l'orthodoxie anglicane : le libre examen. L'évêque Bond a-t-il un code d'interprétation inflexible à opposer aux débordements philosophiques de son ministère ? S'il permet à la raison indomptée de vagabonder à l'aventure, sans frein ni mors comme la fièvre cavale du désert, doit-il s'étourdir de voir ses barrières brisées, les plates-bandes de son jardin piétinées, les jeunes arbutus joncher le sol ? De quel droit ce pasteur d'âmes vient-il endiguer le flot qu'il a lui-même déchaîné, et lui crier : "tu n'iras pas plus loin !"

Il n'est pas de demi-mesure. Il faut ou soumettre la liberté à la constituant vassale d'une autorité supérieure, ou lui donner un plein essor dans l'espace sans limites. Dans ce dernier cas, c'est l'éclectisme de Victor Cousin, c'est l'incursion de l'âme sur tous les terrains philosophiques, pour y découvrir le beau, le vrai, le bien, dégagés des théories conventionnelles, des sophismes accredités, qui nous voient les splendeurs de la vérité, comme les brumes matinales, la vision de l'astre du jour.

L'archevêque Bond le prend de haut. "Il faut, dit-il, respecter l'intégrité de la doctrine. Autrement dit, l'éloquence, l'érudition, la popularité, du professeur évolutionniste crispent les nerfs de l'épiscopat anglican. Il faut reléguer dans l'ombre ce météore dangereux, qui noie dans sa clarté les pâles étoiles du clergé protestant."

M. Steen défie l'autorité de toute sa hauteur et proteste contre les accusations de son supérieur, lesquelles ne reposeraient sur aucun fait direct, certifié par une signature responsable. L'émotion est à son comble, car le ministre hétérodoxe a annoncé son intention de prêcher à la *Saint John Church* et de confondre ses détracteurs, au désespoir de l'évêque Bond.

Le fait est, à l'évidence, le schisme déchire le sein de l'église d'Angleterre : une nouvelle église point à l'horizon. C'est vrai que les accidents de cette nature ne sont pas rares. Mais les choses d'habitude se passent plus paisiblement ; on a bien garde de nous laisser assister à ces luttes intestines qui amoindrieraient l'orgueilleux prestige dont ils aiment à s'envelopper. Pour l'amusement du partier les deux jouteurs descendent dans l'arène et consentent à donner une petite performance qui n'est certes pas sans intérêt. L'un des combattants est armé des textes, des théories, des subtilités de l'enseignement protestant. L'autre, souple, agile, nerveux, personnifie la science. Qui sortira vainqueur, l'archevêque anglais ou le professeur Steen ? Le public doit être le juge définitif, celui qui prononcera en dernier ressort. Nest-ce pas lui qui examinera librement l'exposé des doctrines, qui les rejettera ou les acceptera quoique puisse dire ou faire l'autorité supérieure ?

La raison d'être du protestantisme est la libre discussion. Le professeur Steen récolte ce qui a été semé avant lui.

Pour nous autres catholiques nous sommes à la fenêtre. Nous regardons ce qui se passe et nous pointerons les coups.

Julien VERONNEAU.

AU TRANSVAAL

Notes inédites sur la guerre dans le Sud-Africain

L'exploit de Zeerust

La maille vient de m'apporter une lettre de Zeerust (Transvaal) datée 15 Avril et envoyée en premier lieu à un mien ami à Paris.

J'y lis les lignes intéressantes suivantes: La ville de Zeerust est toujours assiégée. Et quoique tout soit organisé à la manière anglaise, qu'à la tête de l'école publique, ou un Hollandais a tenu pendant de longues années, un Ecossais instruit maintenant la jeunesse, et que de l'ancien personnel il ne reste plus qu'une dame pour enseigner le hollandais, la situation n'est rien moins que paisible.

On ne sait à peu près rien de ce siège par les journaux. La déresse commence à y être grande. Les vivres sont — comme autrefois à Mafeking — mis en commun; bourgeois et soldats reçoivent par jour une once de sucre, cinq onces de pain et un peu de viande et de légumes par semaine de la viande de bœuf.

Je pense qu'on peut maintenant se faire, à Paris une idée d'un village transvaalien. Donc, un beau matin, il y a de cela dix jours, les assiégés se réunirent au nord de Zeerust et parurent vouloir faire de ce côté une attaque sérieuse. Naturellement, alors les Boers se portèrent tous de ce côté pour repousser l'attaque, car les villages sont complètement ouverts. Il y eut une escarmouche, et les Boers arrivèrent à quelques centaines de verges hors du village. Ils ne se doutaient pas que les soldats du monde qui, pendant les temps de paix, les Boers entraînaient à Zeerust par le côté sud, ces derniers prirent toutes les pièces officielles, entre autres les listes pour le paiement des soldats; ils emmenèrent toutes les voitures militaires, un grand nombre de marchandises et, une grande quantité de bêtes de boucherie. Quand la ruse fut découverte, il était naturellement trop tard.

Le général French et les Prisonniers

Il y a quelques semaines je vous disais, que le général French n'avait jamais daigné répondre à la lettre qui lui fut envoyée par le Comité de Bienfaisance de Johannesburg à propos des malheureux traitements infligés aux femmes et aux enfants prisonniers dans les camps de Johannesburg.

On vient de m'adresser une copie authentique de la lettre que le général French a envoyée six semaines après avoir reçu la réclamation du dit Comité. Elle est ainsi conçue:

Johannesburg

Au Secrétaire du Fonds d'assistance des Eglises réformées hollandaises.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 13 décembre. Je ne puis en réponse, que vous dire que tous les rangs de l'armée de l'Afrique du Sud, on fait tout ce qui est possible pour soulager les souffrances, inévitables dans toute guerre, auxquelles sont malheureusement exposés les femmes et les enfants.

Permettez-moi de vous faire remarquer que votre comité pourrait les aider et les assister de la manière la plus simple et la plus facile, en usant de sa puissante influence sur ceux qui sont responsables de la prolongation de la guerre, pour les engager à renoncer à cette vaine et coupable continuation des hostilités.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) French, Lt. Gén.

Commandant du District de Johannesburg et de la division de cavalerie.

Le chef d'accusation, admis dans cette réponse du général French, est anormal et monstrueux.

Il démontre à tout homme impartial, qu'au nom de la civilisation chrétienne de notre nouveau siècle, une nouvelle forme de torture, lente et efficace, a été instituée; et que ce renouvellement des procédures de nos ancêtres, appliquées dans ce cas à des non-combattants innocents, est approuvé par les ministres des différentes religions, résidant à la base, puisque nous n'avons encore entendu aucune protestation jusqu'à ce jour. C'est vraiment un triste commencement du vingtième siècle pour la fière Angleterre, que d'être obligé d'avoir recours aux mœurs des ancêtres barbares, et de torturer des femmes et des enfants pour compléter l'esprit d'une poignée de patriotes, qui se sont imposés la tâche de défendre leur pays contre l'envahisseur.

Les émigrés transvaaliens à Lisbonne

On se souvient que des combattants boers ont traversé la frontière de la colonie portugaise de Lourenço Marques. Arrêtés par les autorités, ils furent un instant qu'on les laisserait libres dans la colonie, mais sur la pression du gouvernement anglais, on décida qu'ils seraient envoyés au Portugal.

Après du transport de Lourenço Marques au Portugal des émigrés Boers, le gouverneur de Lourenço Marques a publié la date du 3 avril 1. Les émigrés seront transportés en Portugal aux frais du gouvernement portugais.

II. Ils seront durant la guerre gardés en Portugal, et ne seront transportés dans aucune autre possession portugaise que de leur propre consentement.

III. Durant leur séjour en Portugal, le gouvernement portugais fournira à ceux qui en auront besoin un logement et des vivres.

IV. Dès que la guerre sera terminée, ils seront ramenés gratuitement à Lourenço Marques ou dans d'autres ports de l'Afrique du Sud.

Signé: le Gouverneur

M. de L. Machado.

On voit par cet avis que l'autorité portugaise prendra soin d'une manière satisfaisante de ces émigrés.

On annonce en outre de Lourenço Marques que les Boers ont été envoyés dans les familles qui s'étaient réfugiées sur le territoire portugais, douze (femmes et enfants) ont été, sur leur demande, transportées à Lisbonne avec les hommes. Le gouvernement portugais aura également soin de ces familles, parce que la Commission de bienfaisance transvaalienne de la base pourvoit aux besoins des autres familles africaines, qui sans cela seraient aussi à la charge des autorités portugaises à Lourenço Marques.

Mensonges officiels démasqués

L'apparition d'un envoyé de paix assassiné

La vérité viendra toujours à se faire; M. Andries Wessels, envoyé de paix du Dr. Knok n'est pas mort

il est en bonne santé et prend actuellement ses vacances à Durban, malgré les rapports officiels de Lord Kitchener et de Sir Alfred Milner, déclarant le contraire. Il y a encore des gens, qui s'étonnent du rappel de ce dernier.

Voici ce que Kitchener télégraphiait dernièrement: Le commandant de Kroonstad m'informe: «Trois agents du Comité de Paix ont été faits prisonniers par le Gén. DeWet le 24 janvier; un sujet anglais de la colonie du Cap, M. Andries Wessels, a été fouetté et puis fusillé et deux boers ont été fouettés sur les ordres exprès du Gén. DeWet.»

(à suivre)

Nos Informations

Nos confrères, particulièrement ceux de province, nous font quelquefois le grand honneur de reproduire nos articles. Cela nous flatte beaucoup et surtout nous encourage à continuer. Mais nous aimerions que nos amis prissent l'habitude de citer les Débats quand ils y font d'abondantes coupures.

Le Temps d'Ottawa, nous a emprunté lundi dernier deux bonnes colonnes de nouvelles dont la première page nous a permis d'indiquer la source de ses informations, lui a laissé croire à ses lecteurs que cet article lui était parvenu de Paris.

Cet article, les informations que nous avons données ont été redigées à Montréal, par un de nos collaborateurs; elles sont inédites, prenez en note pour l'avenir. D'autre part, nous avons donné à nos lecteurs en dépêche, dimanche matin 12 mai, la première d'un discours prononcé à Londres par l'éditeur Stead, discours qui a fait une profonde sensation dans les sphères politiques anglaises. Or les journaux de Montréal, La Presse, La Patrie et le Journal n'ont reproduit que le 14 mai, notre télégramme qui leur était revenu d'Ottawa par l'intermédiaire du Temps.

Les Débats étaient en avance de 48 heures au moins sur les journaux de la localité.

Nous croyons qu'il est bon d'instruire nos amis de ces faits pour leur montrer que nos informations ne sont pas à dédaigner.

Note de la Rédaction

GUERRE AUX PORNOGRAPHES

A différentes reprises, les journaux de Montréal ont protesté contre les affiches malpropres des spectacles américains, contre la vente et surtout l'étalage des publications pornographiques françaises et anglaises. Ces protestations ont été inutiles, et l'indignation de nos fonctionnaires n'a pu s'émouvoir pour si peu de chose: le cri d'alarme de la presse. Il a fallu l'intervention active de Mgr Bruchési pour tirer ces gens-là de la léthargie administrative dans laquelle ils étaient plongés. Grâce à cette heureuse intervention, les agents chargés de veiller à l'ordre public ont mis en campagne avec zèle, et des poursuites ont été intentées contre quelques délinquants.

C'est fort bien, et l'on ne saurait trop énergiquement proscrire toutes les saletés qui nous offrent si abondamment la littérature et l'iconographie exotiques.

Mais n'est-il pas à craindre que ces agents manquent de discernement, et surtout que, pudiques par ordre, ils ne tombent en des excès fâcheux en imitant sous des formes variées la bégaiement de commande de Tartuffe?

Il n'y a rien d'amer dans cette constatation, il n'y a que l'expression d'une crainte motivée par l'appréhension des choses qui peuvent se produire contre le pouvoir et les juges.

Un homme instruit d'âge mûr et de sens rassis, a vintupré devant moi l'"Aphrodite", de Pierre Louys, jugeant ce livre immoral parce qu'il ne pouvait être lu par une jeune fille innocente.

C'est aller beaucoup trop loin, et limiter la littérature française aux œuvres de Bergotte ou de Mme de Sévigné. Il y a de mauvais livres, sans doute, mais il faut convenir qu'il y a beaucoup plus de mauvais lecteurs, c'est-à-dire des lecteurs non préparés à recevoir certaines révélations, certaines littératures, que pour les autres, sont des détestables et désastreuses pour les autres.

Croît-on par exemple qu'un écolier ordinaire puisse impunément lire Sauterne, Apulée, Ovide, etc., même dans les éditions classiques, sans s'exposer à une perturbation cérébrale extrêmement dangereuse pour la pureté de ses mœurs? On aura beau dire que l'étude de ces auteurs fait partie des hautes études de belles-lettres; si j'avais un fils adolescent et si je le prendrais lisant ces ouvrages, je prendrais des précautions sévères pour empêcher son retour de cette création malsaine. Par contre, si mon fils se livrait à des études littéraires approfondies, je lui procurerais moi-même en temps opportun ces auteurs en l'invitant à les lire, mais dans le texte original.

Pour les publications illustrées ce serait la même chose. Je ne lui permettrais de feuilleter certains albums que lorsqu'il aurait des connaissances esthétiques assez sôres pour pouvoir dégager ses sens de la brutalité des tableaux.

Laissez-t-on un jeune homme ou une jeune fille se délecter à l'aide d'un traité de gynécologie? Evidemment non. Et pourtant les jeunes gens et les jeunes filles se destinant à la profession médicale peuvent et doivent, sans danger, étudier cet art à fond.

L'intervention de l'autorité est donc extrêmement délicate en la matière, surtout ce qui concerne les affiches ou les images exposées, sur l'indécence desquelles il n'est pas possible de se tromper. D'ailleurs, il y a une loi, que l'on a en l'insouciance coupable de ne jamais appliquer sérieusement. Cette loi, datant de cinq ou six ans, prohibe l'entrée de toutes les images obscènes. Pourquoi ne pas y recourir en instituant, par exemple, un bureau de censeurs éclairés qui se prononceraient sans appel sur les publications non cataloguées dans l'index administratif?

Cette loi est fort sage et fort voyante. Elle n'entraîne pas la liberté individuelle, puisqu'elle n'interdit pas aux individus d'abandonner librement aux publications obscènes leur choix; elle en défend seulement le commerce courant, la livraison au

premier polisson venu et l'exposition publique, soit dans les vitrines, soit sur les comptoirs des magasins. Et la loi est très sage, très préservatrice et très saine.

Tous les honnêtes gens protestent contre l'étalage indécent de ces publications. La France a vu, n'offrent que des nudités, des déshabillés suggestifs, des tableaux d'intérieur représentant l'apothéose de la prostitution, le triomphe de l'adultère, la ridiculisation de toutes les vertus domestiques.

Ca, de l'art! Alors donc! De la coquetterie, pas autre chose.

Et ce sont justement ceux qui aiment la France qui se réjouissent de l'envoi aux ordres de ces publications obscures. Car il est lamentable d'entendre des hommes intelligents et sincères déplorer les tendances de la France à verser dans les mœurs infâmes du Bas-Empire.

On a beau protester; on a beau affirmer que cette ignoble manifestation de l'art français n'a aucune signification, que l'art véritable s'insurge contre ces œuvres dégoûtantes produites par les débauchés de l'art, peu de gens se laissent convaincre.

Et pourtant il ne manque pas, en France, de publications véritablement artistiques et honnêtes, de livres intéressants soumis aux règles les plus strictes de l'art littéraire et qui ne s'écarteront pas de la probité morale et intellectuelle. Ces ouvrages, malheureusement, sont inconnus ou peu connus. Ils restent au vieux pays et ne font qu'exceptionnellement partie des articles d'exportation.

Il en est, semble-t-il, des produits littéraires français comme des liquides de même provenance. La France n'exporte guère les unes que montées en alcool, et les autres que pimentées de pornographie. De toute façon c'est du poison. Reste à savoir maintenant si cette sophistication générale n'est pas le résultat de la demande des consommateurs.

Quoiqu'il en soit de ce problème, il faut espérer que l'acte de l'archevêque de Montréal aura des résultats immédiats et satisfaisants; que la loi sera rigoureusement appliquée, aux Anglais comme aux Français, et que l'effet bienfaisant de cette loi sera de briser la propagande des ouvrages de pure débauche qui peuvent pénétrer dans tous les foyers; ouvrages ignorés qui doivent si heureusement concourir à la formation des cœurs et à la trempe des âmes.

Alors on fera la différence entre le beau et le hideux, et dans l'esprit de nos concitoyens, la France artistique et littéraire reprendra la place qu'elle occupe réellement dans le domaine de la pensée et de l'esprit: la première!

JEAN BADREUX.

No 63—NOM PROPRE.—Le BAUMERHUMAL est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poulmones.

LE FUNICULAIRE DE LA MONTAGNE

Les finances de la ville ne sont pas dans un état assez prospère pour lui permettre d'acheter et d'exploiter la petite ligne ferrée qui donne accès au sommet de la Montagne.

A la dernière séance du Conseil, l'échevin Ames a déclaré que les contribuables voteraient avec plaisir \$50.000 pour l'établissement d'un funiculaire public. Cette affirmation est passablement aventureuse et nous ne savons pas si l'échevin Ames a pris la précaution d'interroger les contribuables avant de lancer en plein Conseil.

Ce n'est pas un système excellent. L'administration municipale de consulter à chaque instant les citoyens sur les travaux que la ville doit exécuter. Les contribuables ont nommé des échevins pour les représenter et diriger la Corporation. Si on a recours à eux tous les huit jours pour leur demander leur avis et de l'argent, ils finiront par se lasser et ils auront bien raison.

Le problème à résoudre est assez simple. Le funiculaire existe et il fonctionne tant bien que mal. Il est utile à la population, à celle surtout qui ne possède pas les fringantes équipages de messieurs les richards de l'Est et de l'Ouest. On ne doit pas songer à le supprimer pour le moment surtout à la promenade au parc Mont-Royal va devenir le lieu de délices de nos familles.

La ville ne peut ni acheter ce funiculaire ni en construire un nouveau. Alors, sans plus de discours, qu'elle le laisse fonctionner provisoirement jusqu'au jour où son trésor sera mieux garni qu'aujourd'hui. La compagnie n'a pas gagné des millions de piastres en l'exploitant et, chose à noter, il ne lui est jamais arrivé d'accidents depuis le commencement des opérations. Si elle ne réduit pas ses prix, c'est son affaire; elle fera moins de recettes, la chose est sûre. Mais de deux maux il faut préférer le moindre et il vaut encore mieux avoir un funiculaire que ne pas en avoir du tout.

Que les échevins trouvent l'argent nécessaire dans leur prochain budget ou qu'ils s'entendent avec une compagnie de tramways qui nous donnera des correspondances pour le sommet de la Montagne. Les contribuables préféreront ce dernier système à la consultation qu'on leur demandera et au paiement de \$50.000 d'extras.

La compagnie du funiculaire est prouvée que son contrat est terminé et que son exploitation n'est que tolérée. La ville n'a rien perdu de ses droits. En attendant des jours meilleurs qu'on nous laisse notre funiculaire.

Onesime MARTIN

Arrestation Arbitraire

M. Frank Vaughan, autrefois attaché au bureau municipal des détectives et actuellement chef de police de Rossland (Colombie Anglaise), vient d'être condamné à \$1.000 pour avoir arrêté un employé de la Poste, M. Napoléon Maillet et avoir causé par cette arrestation arbitraire le renvoi de l'employé.

En rendant son jugement, l'hon. juge Mathieu a considéré que l'indemnité de \$1000 était modérée relativement au dommage qui a été causé à M. N. Maillet. Voici les faits brièvement rappelés: M. Napoléon Maillet, âgé de 25 ans, est un jeune homme, était employé au Bureau de Poste de la cité de Montréal, comme fac-

teur. Il paraît qu'on soupçonnait son honnêteté. Le sous-inspecteur, sur l'ordre de l'inspecteur prépara deux lettres appelées "lettres-pièges." Il mit de l'argent dans ces lettres, et en adressa une à Mlle W. E. Grenier, 403 rue Sanguinet; et l'autre à Mlle Caroline Dupré, 35 avenue Laval. Ces lettres étaient destinées à la division que le demandeur avait parcouru comme facteur, cependant le No. 35 de l'avenue Laval n'existait pas. La lettre adressée à Mlle Grenier fut déviée régulièrement, mais celle adressée à Mlle Dupré ne fut pas retournée le jour où elle devait l'être, yù que l'adresse n'existait pas, et comme c'est la règle du département. Dans l'après-midi du 5 janvier, le détective F. Vaughan employé par le Bureau des Postes, arrêta le demandeur alors qu'il était à faire sa tournée, et l'accusa d'avoir volé cette "lettre-piège," adressée à Mlle Dupré, qui avait été déviée comme nous l'avons dit et qui aurait dû l'être le matin.

Le détective conduisit M. Maillet dans une maison de la rue St-Dominique, où il le déshabilla complètement, croyant découvrir cette lettre sur lui. Il ne la trouva cependant pas, et il le libéra ensuite.

En suite de cette arrestation et de cette accusation, M. Maillet a été suspendu le lundi suivant, et renvoyé du service quelques jours après. Il recevait alors un salaire de \$32.50 par mois. Comme il avait été accusé de vol et renvoyé du service civil, il paraît qu'il n'a pu trouver de position depuis et il réclama pour ces diverses causes \$3000 de dommages.

Comme nous l'avons dit, le détective Vaughan a été condamné à \$1000. Qui va payer cette somme? Est-ce la ville ou l'administration des Postes?

Si M. F. Vaughan a agi sur les ordres de son chef, la Corporation est responsable, mais si le Bureau des Postes de Montréal s'est engagé spécialement pour cette surveillance il semble que les dommages doivent être payés par le Ministère.

Mais cette indemnité comme l'a bien dit le juge Mathieu est insuffisante. L'honneur d'un père de famille a été suspecté à tort. Sa place lui a été enlevée et il est parvenu à incapable de trouver de l'emploi ailleurs.

Par suite de la maladresse, du manque de tact et de flair du détective Vaughan, M. Napoléon Maillet a perdu un salaire qui lui permettait d'élever sa famille. Nous espérons que l'administration des Postes réintégrera cet employé dans son service. C'est une question d'humanité et nous appelons sur ce point toute l'attention de M. Beauséjour qui saura, nous n'en doutons pas, rendre justice à M. Napoléon Maillet.

JULIEN GUENETTE.

Un peu de tolérance S. V. P.

Tous les jours on entend dire que le Canada est un pays libre, et que nulle part ailleurs les principes de liberté ne sont plus larges que dans notre Dominion.

Au point de vue des libertés politiques et de la liberté de la presse, c'est parfait mais il n'y a pas que cette liberté là, il y a aussi celle des citoyens, qu'on ne respecte pas toujours comme on le devrait.

Nul plus que moi ne rend justice au zèle et aux bonnes intentions de nos édiles qui se sont promis d'assainir notre ville, et d'en faire un petit paradis de moralité: mais il y a des limites en toutes choses, et il ne faudrait pas toujours nous élever que le motif de moralité, pour vous faire revenir deux cents ans en arrière.

Voici par exemple, qu'on a pris la résolution de fermer non seulement les théâtres le dimanche, mais aussi les cafés concerts qui bordent les quais.

Je lisais hier sur le journal, qu'un de nos échevins, homme de bons sens, était d'avis de conserver à M. Burdett, le droit de tenir son café-concert, invoquant qu'il fallait un dessin quelconque à nos marins, pour les retenir autant que possible près de leurs bâtiments. Je trouve qu'il a raison de vouloir conserver, non seulement un, mais plusieurs de ces établissements.

Mon Dieu! loin de moi la pensée de prétendre nuire à la bonne réputation des marins. J'ai une profonde estime pour ces braves gens, mais tous, nous savons que le marin habitude à vivre entre la vie et la mort, aime à fêter le retour au plancher des vaches, suivant son expression pittoresque; et que ce retour, pour peu que la boisson s'en mêle, il aime à le fêter d'une manière souvent bruyante.

Laissez donc à ces pauvres diables, quelques divertissements à leur portée. Ce ne sont pas après tout des petits pensionnaires de couvent, et nos programmes de cafés-concerts, ne les feront ni meilleurs, ni pires.

Vous y aurez gagné qu'ils se répenderont moins dans la ville, et n'en troubleront pas la tranquillité.

Ces sortes d'établissements, existant dans tous les ports de mer de l'univers, et les municipalités de tous pays ont compris que ces cafés-concerts, où les marins vont passer leurs soirées, étaient de nécessité publique.

Ne soyons donc pas plus intolérants qu'ailleurs, et faisons fi des idées d'une poignée de puritains qui après tout, ne valent pas mieux que les autres.

Je suis partisan de la bonne observance du dimanche, et pourtant je suis loin d'approuver la fermeture de nos petits théâtres, ce jour là.

S'il est dans notre bonne ville de Montréal des endroits où l'immoralité n'a jamais pénétrée, c'est à coup sûr, dans nos théâtres dramatiques, comme par exemple le National Français.

Il était pour les ouvriers, qui ne peuvent guère s'amuser la semaine, un lieu de saine récréation pour le dimanche; et loin de blesser la moralité, ces bons vieux mélons, qu'on y joue, rendent plu-

tôt meilleurs, car la vertu finit toujours par y triompher et la victoire des bons sur les méchants, y est presque toujours à l'ordre du jour.

Le théâtre dramatique, tout le monde le sait, est un foyer de bonne éducation, qui donne aux ouvriers, le goût des belles et bonnes choses, et grandit le cercle souvent restreint de la pensée.

Tous les citoyens nous l'ont dit, le gros public se trompe peu souvent sur la valeur d'une œuvre et laisse rarement échapper sans le souligner les beaux passages d'un drame ou d'une comédie.

L'esprit gaulois n'a pas dégénéré sur les bords du St-Laurent, il y réside comme sur les bords de la Seine; allez dans nos petits théâtres, Gaité, National, Delville et vous vous en convaincrez vite. Laissez-le donc se développer chez nos ouvriers.

Aussi ai-je l'espoir que la pétition envoyée à nos édiles, sera prise en bonne considération, et que ces derniers rétabliront vite, pour le dimanche, cette école intellectuelle et de bon goût, qu'est pour les classes laborieuses, le théâtre français. Dans tous les pays où la tolérance existe, j'entends dans une juste mesure, la moralité n'en est que meilleure.

A vouloir trop assainir et en cherchant le pire, d'indiscrète façon, on crée le pire.

Nos échevins, et je les en félicite, ont résolu de faire une guerre sans merci à tous ces lieux de criminalité débauche.

Qu'ils fassent aussi, à tous ces bars ouverts le dimanche, au nez et au su de la police, où tant de malheureux ouvriers vont s'abrutir, et où trop souvent, hélas! les ivrognes, à qui des femmes d'énergie ne tolèrent pas de boisons à la maison, vont engourdir une partie de ce qui reste de la paye du samedi.

Nous autres, nous sommes de braves gens, messieurs de l'hôtel de ville, laissez-nous nos jeux de base-ball et surtout nos théâtres du dimanche, et si vous voulez absolument supprimer quelque chose, supprimez ces bars, qui, pour obéir à vos décrets, ferment par devant le dimanche et ouvrent à deux battants par derrière.

Faites la guerre à tout ce qui est immoral et de mauvais aloi, mais laissez nous divertir à notre guise, dans les seuls établissements où un père de famille peut conduire sa fille.

Faites la guerre à tous ces mal élevés qui stationnent à tous les coins de rues, interpellent toute honnête femme qui passe en lui lançant à l'oreille d'insultants propos et qui finiront par rendre la rue inhabitable si vous n'y mettez bon ordre.

Mais n'envoyez pas à notre belle cité ses meilleures attractions. Et rappelez-vous messieurs, que la pudibonderie est la fille chérie de l'hypocrisie.

Rendez nous nos théâtres, s. v. p.

F. FLEURY.

Un Régicide

Le meurtrier du roi Humbert, le régicide Bresci vient d'être transporté à sa prison dernière, construite spécialement pour lui dans le bagne de San Stefano.

Un reporter du Courrier de Naples a donné le journaux les renseignements qui suivent sur Bresci:

Immédiatement, je me suis rendu à San-Stefano pour prendre quelques renseignements sur les lieux mêmes, interviewer le directeur et voir, si possible, le criminel célèbre dans sa cellule. Voici ce que j'ai appris:

Bresci fut embarqué sur le navire Messagero. Lié solidement à fond de cale, il fut conduit très rapidement à destination après avoir horriblement souffert du mal de mer. Il était pâle et défait quand il monta sur un canot de la capitainerie. Arrivé à terre, il fut conduit au bagne sous escorte de carabiniers et de gardiens de prison.

J'ai été reçu par le directeur du bagne, qui a bien voulu me consacrer une courte audience.

Comme vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

Dans cette cellule se trouve un petit lit de bois avec un matelas. Tous les jours le B. est relevé contre la muraille, où il est attaché afin d'empêcher que le prisonnier ne s'y couche. Il lui est seulement permis de s'asseoir sur un petit banc qui est l'unique meuble.

Comment vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

Dans cette cellule se trouve un petit lit de bois avec un matelas. Tous les jours le B. est relevé contre la muraille, où il est attaché afin d'empêcher que le prisonnier ne s'y couche. Il lui est seulement permis de s'asseoir sur un petit banc qui est l'unique meuble.

Comment vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

Dans cette cellule se trouve un petit lit de bois avec un matelas. Tous les jours le B. est relevé contre la muraille, où il est attaché afin d'empêcher que le prisonnier ne s'y couche. Il lui est seulement permis de s'asseoir sur un petit banc qui est l'unique meuble.

Comment vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

Dans cette cellule se trouve un petit lit de bois avec un matelas. Tous les jours le B. est relevé contre la muraille, où il est attaché afin d'empêcher que le prisonnier ne s'y couche. Il lui est seulement permis de s'asseoir sur un petit banc qui est l'unique meuble.

Comment vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

Dans cette cellule se trouve un petit lit de bois avec un matelas. Tous les jours le B. est relevé contre la muraille, où il est attaché afin d'empêcher que le prisonnier ne s'y couche. Il lui est seulement permis de s'asseoir sur un petit banc qui est l'unique meuble.

Comment vous le savez, me dit-il, le régicide est arrivé ici malade de sa traversée. De suite il a été renfermé dans une cellule qui a été construite exprès pour lui et qui est isolée des autres.

J. PONY, Importateur en librairie

1632, rue SAINTE-CATHERINE, 1632

DERNIERES NOUVEAUTES

LE PHOTORAMA DE

DE L'EXPOSITION

50 NUMEROS: \$2.00

A travers l'Exposition du Siècle.

Magnifique volume contenant 400 gravures

Grand choix des dernières nouveautés parisiennes illustrées à 50c 75c et 90c.

En vente les journaux suivants:

Le Petit Journal, 3c; le Petit Parisien, 3c;

le Kire, 5c; le Sourire, 5c; le Bon Vivant, 5c; l'Armée-marine, 15c; le Théâtre, 50c; l'Illustration, 20c; etc., etc.

Aussi tous les journaux de mode, français et américains.

Grand choix de volumes à 25c.

Les commandes par la poste sont remplies avec soin et promptitude. Elles doivent être accompagnées du montant de la commande.

Les Mémoires de Dreyfus

Le capitaine Dreyfus, le traître comme l'appellent les uns, la victime comme le croient les autres, vient de publier un volume qui a pour titre: *Chaque année de ma vie* (1894-1899). Le livre a paru simultanément en France, en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis. L'auteur y raconte la misérable existence qu'il a menée depuis le jour de son arrestation jusqu'à la fin de sa vie, en passant par le conseil de guerre tenu à Rennes.

Les ennemis de Dreyfus prétendent que le livre est banal, qu'il n'a aucune portée et que ce ne sera pas même un succès de librairie. Ceux qui sont restés fidèles à l'idée que l'officier français est innocent sont persuadés que ce récit n'est que la préface d'une révision nouvelle qui ne se fera pas trop longtemps attendre.

Il est vrai que l'auteur exprime souvent, au cours de son récit, le désir de voir le coupable décapité et le véritable auteur du fameux bordereau puni. Il parle avec une indignation bien naturelle du général Mercier, du lieutenant-colonel du Paty de Clam, du capitaine Henri et de M. Deniel, son geôlier à l'île du Diable. Mais toutes les allusions à ceux qui l'ont tourmenté affreusement sont faites en un langage d'une grande sobriété qui n'inspire que la pitié ou le mépris pour les bourreaux.

Voici quelques pages de cette œuvre entre toutes émouvante :

14 avril 1895.
A mon débarquement, j'ai été enfermé dans une chambre de la maison de détention, les volets clos, avec défense de parler à qui que ce soit, en tête à tête avec mon cerveau, au régime des forçats.

A plusieurs reprises, je faillis devenir fou ; j'eus plusieurs congestions au cerveau, du délire, du délirium tremens. Il me semblait que tout ce qui était autour de moi n'était que du feu. Je me sentais bruler, et je ne pouvais pas me faire soigner et d'en finir avec ce martyre. C'est été là la délivrance, la fin de mes maux, puisque je ne me parjurerai pas, la mort était naturelle.

Ah ! que je voudrais vivre jusqu'au jour de la réhabilitation pour hurler mes souffrances, pour dégoûter mon cœur ulcéré. J'ai-jusqu'à l'âme ! J'ai souvent des doutes, tant mon cœur est brisé, tant ma santé est chancelante.

Où sont mes beaux rêves de jeunesse, mes aspirations de l'âge mûr. Rien ne vit plus en moi, mon cerveau s'égarait sous l'effort, et je me demandais quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

Samedi, 10 août 1895.
Je ne sais jusqu'où j'irai, tant mon cœur, mon cerveau me font souffrir, tant ce drame affreux déroute ma raison, toutes mes croyances en la justice humaine, en l'honnêteté, au bien, ont sombré devant des faits aussi horribles.

Si donc je succombe et que ces lignes ne parviennent, ma chère Lucie, à vous dire tout ce que j'ai souffert, quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

En octobre, j'écrivis à ma femme :
Iles du Salut, 3 octobre 1896.

Je n'ai pas encore reçu le courrier du mois d'août. Je veux cependant t'écrire quelques mots et t'envoyer l'écho de mon immense affection.

Je t'ai écrit le mois dernier et t'ai ouvert mon cœur, dit toutes mes pensées. Je ne saurais rien t'apporter, car j'espère qu'on n'apportera ce concours que tu as le devoir de demander, et je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est d'apprendre bientôt que la lumière est faite sur cette horrible affaire. Ce que je veux te dire encore, c'est qu'il ne faut pas que l'horrible acuité de nos souffrances, de notre cœur. Il faut que notre nom, que nous-mêmes sortions de cette terrible aventure tels que nous étions quand on nous y a fait entrer. Mais, devant de telles souffrances, il faut que les courages grandissent, et pour réclamer ni pour se plaindre, mais pour demander, vouloir enfin la lumière sur cet horrible drame, démasquer celui ou ceux dont nous sommes les victimes.

ALFRED.
Ainsi que nous l'annonçons dans le dernier numéro des Débats, le major Esterhazy vient enfin d'avouer devant le conseil de France à Londres qu'il était le véritable auteur du bordereau sur lequel on a tant discuté et qui a amené la dégradation d'un officier français.

Les anti-dreyfusistes prétendent qu'Esterhazy a été payé par la famille du capitaine. Les dreyfusistes pensent que les remords ont torturé l'auteur du bordereau et l'ont amené à faire cette déclaration de culpabilité.

La vérité est en marche, comme s'écriait Zola et nous connaîtrons tout-à-jour les terribles dessous de cette mystérieuse et tragique aventure.

Cyrille TRUDEAU.

Le Péril Jaune

D'après un sénateur russe, M. Tcherevansky, très versé dans les choses asiatiques, une nouvelle Triple-Alliance dirigée contre l'Europe, est en voie de formation dans toute l'étendue de l'Asie : le Péril jaune deviendrait le Péril asiatique.

M. Tcherevansky affirme, de la façon la plus positive, que les chefs et les prêtres des trois grandes religions asiatiques, le bouddhisme, le bouddhisme et le brahmanisme, ont jeté les bases d'une combinaison politique de nature à alarmer avant peu la Russie, la France et l'Angleterre.

Les victoires de la Turquie, pendant sa dernière guerre avec la Grèce, sont célébrées par les Derviches de l'Asie centrale, comme par les Arabes du Désert ; les Musulmans des Indes Anglaises, principale-

ment du Panjab, ont envoyé des présents et des hommages au sultan ; les Madhistes et les Somalis continuent la guerre sainte contre l'Anglais. Depuis la visite du shah à Constantinople, l'Islamisme a repris une nouvelle vigueur ; les Persans, qui avaient abandonné depuis deux siècles le pèlerinage à la Mecque, se sont rendus, cette année, à la Cité sainte. En somme, plus de deux cents millions d'hommes reconnaissent désormais le sultan comme leur chef spirituel.

« Il y a déjà eu cette année, fait remarquer en terminant, M. Tcherevansky, des soulèvements simultanés dans plusieurs pays musulmans, notamment dans le Turkestan russe, dans le Panjab, dans le Soudan, dans la côte de la mer Rouge, et dans les Indes néerlandaises. Constantinople envoie des émissaires jusqu'en Chine, où le général Tchang-Fou-Chien proclame ouvertement son dévouement au sultan et se joint aux Boxers pour combattre les Européens. Cette entente générale est bien plus politique que religieuse ; son but réel est d'affaiblir le continent asiatique du Japon européen. »

Cette affirmation du sénateur russe concorde exactement avec le récit du sultan Abdul Hamid qui travaille depuis longtemps à la réalisation de son programme du panislamisme. Un ami de Gambetta, Francis Charmes, a publié un livre sur ce sujet il y a quinze ans. C'est presque une prophétie aujourd'hui.

L'auteur a parlé à jour les projets du sultan Abdul Hamid.

S'il peut faire alliance avec les chefs des religions asiatiques de Bouddha et de Brahmane, le péril est plus grand qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord.

Les missionnaires chrétiens qui vont faire des prosélytes en Orient devront avoir la plus grande circonspection pour ne pas soulever une terrible explosion de fanatisme qui serait un danger pour l'Europe.

PAUL BERGERON.

NO 61 — PAS D'HÉSITATION.

Entre tous les remèdes contre les affections du cœur et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.

Voici quelques pages de cette œuvre entre toutes émouvante :

14 avril 1895.

A mon débarquement, j'ai été enfermé dans une chambre de la maison de détention, les volets clos, avec défense de parler à qui que ce soit, en tête à tête avec mon cerveau, au régime des forçats.

A plusieurs reprises, je faillis devenir fou ; j'eus plusieurs congestions au cerveau, du délire, du délirium tremens. Il me semblait que tout ce qui était autour de moi n'était que du feu. Je me sentais bruler, et je ne pouvais pas me faire soigner et d'en finir avec ce martyre. C'est été là la délivrance, la fin de mes maux, puisque je ne me parjurerai pas, la mort était naturelle.

Ah ! que je voudrais vivre jusqu'au jour de la réhabilitation pour hurler mes souffrances, pour dégoûter mon cœur ulcéré. J'ai-jusqu'à l'âme ! J'ai souvent des doutes, tant mon cœur est brisé, tant ma santé est chancelante.

Où sont mes beaux rêves de jeunesse, mes aspirations de l'âge mûr. Rien ne vit plus en moi, mon cerveau s'égarait sous l'effort, et je me demandais quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

En octobre, j'écrivis à ma femme : Iles du Salut, 3 octobre 1896.

Je n'ai pas encore reçu le courrier du mois d'août. Je veux cependant t'écrire quelques mots et t'envoyer l'écho de mon immense affection.

Je t'ai écrit le mois dernier et t'ai ouvert mon cœur, dit toutes mes pensées. Je ne saurais rien t'apporter, car j'espère qu'on n'apportera ce concours que tu as le devoir de demander, et je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est d'apprendre bientôt que la lumière est faite sur cette horrible affaire. Ce que je veux te dire encore, c'est qu'il ne faut pas que l'horrible acuité de nos souffrances, de notre cœur. Il faut que notre nom, que nous-mêmes sortions de cette terrible aventure tels que nous étions quand on nous y a fait entrer. Mais, devant de telles souffrances, il faut que les courages grandissent, et pour réclamer ni pour se plaindre, mais pour demander, vouloir enfin la lumière sur cet horrible drame, démasquer celui ou ceux dont nous sommes les victimes.

ALFRED.

Ainsi que nous l'annonçons dans le dernier numéro des Débats, le major Esterhazy vient enfin d'avouer devant le conseil de France à Londres qu'il était le véritable auteur du bordereau sur lequel on a tant discuté et qui a amené la dégradation d'un officier français.

Les anti-dreyfusistes prétendent qu'Esterhazy a été payé par la famille du capitaine. Les dreyfusistes pensent que les remords ont torturé l'auteur du bordereau et l'ont amené à faire cette déclaration de culpabilité.

La vérité est en marche, comme s'écriait Zola et nous connaîtrons tout-à-jour les terribles dessous de cette mystérieuse et tragique aventure.

Cyrille TRUDEAU.

Le Péril Jaune

D'après un sénateur russe, M. Tcherevansky, très versé dans les choses asiatiques, une nouvelle Triple-Alliance dirigée contre l'Europe, est en voie de formation dans toute l'étendue de l'Asie : le Péril jaune deviendrait le Péril asiatique.

M. Tcherevansky affirme, de la façon la plus positive, que les chefs et les prêtres des trois grandes religions asiatiques, le bouddhisme, le bouddhisme et le brahmanisme, ont jeté les bases d'une combinaison politique de nature à alarmer avant peu la Russie, la France et l'Angleterre.

Les victoires de la Turquie, pendant sa dernière guerre avec la Grèce, sont célébrées par les Derviches de l'Asie centrale, comme par les Arabes du Désert ; les Musulmans des Indes Anglaises, principale-

ment du Panjab, ont envoyé des présents et des hommages au sultan ; les Madhistes et les Somalis continuent la guerre sainte contre l'Anglais. Depuis la visite du shah à Constantinople, l'Islamisme a repris une nouvelle vigueur ; les Persans, qui avaient abandonné depuis deux siècles le pèlerinage à la Mecque, se sont rendus, cette année, à la Cité sainte. En somme, plus de deux cents millions d'hommes reconnaissent désormais le sultan comme leur chef spirituel.

« Il y a déjà eu cette année, fait remarquer en terminant, M. Tcherevansky, des soulèvements simultanés dans plusieurs pays musulmans, notamment dans le Turkestan russe, dans le Panjab, dans le Soudan, dans la côte de la mer Rouge, et dans les Indes néerlandaises. Constantinople envoie des émissaires jusqu'en Chine, où le général Tchang-Fou-Chien proclame ouvertement son dévouement au sultan et se joint aux Boxers pour combattre les Européens. Cette entente générale est bien plus politique que religieuse ; son but réel est d'affaiblir le continent asiatique du Japon européen. »

Cette affirmation du sénateur russe concorde exactement avec le récit du sultan Abdul Hamid qui travaille depuis longtemps à la réalisation de son programme du panislamisme. Un ami de Gambetta, Francis Charmes, a publié un livre sur ce sujet il y a quinze ans. C'est presque une prophétie aujourd'hui.

L'auteur a parlé à jour les projets du sultan Abdul Hamid.

S'il peut faire alliance avec les chefs des religions asiatiques de Bouddha et de Brahmane, le péril est plus grand qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord.

Les missionnaires chrétiens qui vont faire des prosélytes en Orient devront avoir la plus grande circonspection pour ne pas soulever une terrible explosion de fanatisme qui serait un danger pour l'Europe.

PAUL BERGERON.

NO 61 — PAS D'HÉSITATION.

Entre tous les remèdes contre les affections du cœur et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.

Voici quelques pages de cette œuvre entre toutes émouvante :

14 avril 1895.

A mon débarquement, j'ai été enfermé dans une chambre de la maison de détention, les volets clos, avec défense de parler à qui que ce soit, en tête à tête avec mon cerveau, au régime des forçats.

A plusieurs reprises, je faillis devenir fou ; j'eus plusieurs congestions au cerveau, du délire, du délirium tremens. Il me semblait que tout ce qui était autour de moi n'était que du feu. Je me sentais bruler, et je ne pouvais pas me faire soigner et d'en finir avec ce martyre. C'est été là la délivrance, la fin de mes maux, puisque je ne me parjurerai pas, la mort était naturelle.

Ah ! que je voudrais vivre jusqu'au jour de la réhabilitation pour hurler mes souffrances, pour dégoûter mon cœur ulcéré. J'ai-jusqu'à l'âme ! J'ai souvent des doutes, tant mon cœur est brisé, tant ma santé est chancelante.

Où sont mes beaux rêves de jeunesse, mes aspirations de l'âge mûr. Rien ne vit plus en moi, mon cerveau s'égarait sous l'effort, et je me demandais quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

En octobre, j'écrivis à ma femme : Iles du Salut, 3 octobre 1896.

Je n'ai pas encore reçu le courrier du mois d'août. Je veux cependant t'écrire quelques mots et t'envoyer l'écho de mon immense affection.

Je t'ai écrit le mois dernier et t'ai ouvert mon cœur, dit toutes mes pensées. Je ne saurais rien t'apporter, car j'espère qu'on n'apportera ce concours que tu as le devoir de demander, et je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est d'apprendre bientôt que la lumière est faite sur cette horrible affaire. Ce que je veux te dire encore, c'est qu'il ne faut pas que l'horrible acuité de nos souffrances, de notre cœur. Il faut que notre nom, que nous-mêmes sortions de cette terrible aventure tels que nous étions quand on nous y a fait entrer. Mais, devant de telles souffrances, il faut que les courages grandissent, et pour réclamer ni pour se plaindre, mais pour demander, vouloir enfin la lumière sur cet horrible drame, démasquer celui ou ceux dont nous sommes les victimes.

ALFRED.

Ainsi que nous l'annonçons dans le dernier numéro des Débats, le major Esterhazy vient enfin d'avouer devant le conseil de France à Londres qu'il était le véritable auteur du bordereau sur lequel on a tant discuté et qui a amené la dégradation d'un officier français.

Les anti-dreyfusistes prétendent qu'Esterhazy a été payé par la famille du capitaine. Les dreyfusistes pensent que les remords ont torturé l'auteur du bordereau et l'ont amené à faire cette déclaration de culpabilité.

La vérité est en marche, comme s'écriait Zola et nous connaîtrons tout-à-jour les terribles dessous de cette mystérieuse et tragique aventure.

Cyrille TRUDEAU.

Le Péril Jaune

D'après un sénateur russe, M. Tcherevansky, très versé dans les choses asiatiques, une nouvelle Triple-Alliance dirigée contre l'Europe, est en voie de formation dans toute l'étendue de l'Asie : le Péril jaune deviendrait le Péril asiatique.

M. Tcherevansky affirme, de la façon la plus positive, que les chefs et les prêtres des trois grandes religions asiatiques, le bouddhisme, le bouddhisme et le brahmanisme, ont jeté les bases d'une combinaison politique de nature à alarmer avant peu la Russie, la France et l'Angleterre.

Les victoires de la Turquie, pendant sa dernière guerre avec la Grèce, sont célébrées par les Derviches de l'Asie centrale, comme par les Arabes du Désert ; les Musulmans des Indes Anglaises, principale-

ment du Panjab, ont envoyé des présents et des hommages au sultan ; les Madhistes et les Somalis continuent la guerre sainte contre l'Anglais. Depuis la visite du shah à Constantinople, l'Islamisme a repris une nouvelle vigueur ; les Persans, qui avaient abandonné depuis deux siècles le pèlerinage à la Mecque, se sont rendus, cette année, à la Cité sainte. En somme, plus de deux cents millions d'hommes reconnaissent désormais le sultan comme leur chef spirituel.

« Il y a déjà eu cette année, fait remarquer en terminant, M. Tcherevansky, des soulèvements simultanés dans plusieurs pays musulmans, notamment dans le Turkestan russe, dans le Panjab, dans le Soudan, dans la côte de la mer Rouge, et dans les Indes néerlandaises. Constantinople envoie des émissaires jusqu'en Chine, où le général Tchang-Fou-Chien proclame ouvertement son dévouement au sultan et se joint aux Boxers pour combattre les Européens. Cette entente générale est bien plus politique que religieuse ; son but réel est d'affaiblir le continent asiatique du Japon européen. »

Cette affirmation du sénateur russe concorde exactement avec le récit du sultan Abdul Hamid qui travaille depuis longtemps à la réalisation de son programme du panislamisme. Un ami de Gambetta, Francis Charmes, a publié un livre sur ce sujet il y a quinze ans. C'est presque une prophétie aujourd'hui.

L'auteur a parlé à jour les projets du sultan Abdul Hamid.

S'il peut faire alliance avec les chefs des religions asiatiques de Bouddha et de Brahmane, le péril est plus grand qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord.

Les missionnaires chrétiens qui vont faire des prosélytes en Orient devront avoir la plus grande circonspection pour ne pas soulever une terrible explosion de fanatisme qui serait un danger pour l'Europe.

PAUL BERGERON.

NO 61 — PAS D'HÉSITATION.

Entre tous les remèdes contre les affections du cœur et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.

Voici quelques pages de cette œuvre entre toutes émouvante :

14 avril 1895.

A mon débarquement, j'ai été enfermé dans une chambre de la maison de détention, les volets clos, avec défense de parler à qui que ce soit, en tête à tête avec mon cerveau, au régime des forçats.

A plusieurs reprises, je faillis devenir fou ; j'eus plusieurs congestions au cerveau, du délire, du délirium tremens. Il me semblait que tout ce qui était autour de moi n'était que du feu. Je me sentais bruler, et je ne pouvais pas me faire soigner et d'en finir avec ce martyre. C'est été là la délivrance, la fin de mes maux, puisque je ne me parjurerai pas, la mort était naturelle.

Ah ! que je voudrais vivre jusqu'au jour de la réhabilitation pour hurler mes souffrances, pour dégoûter mon cœur ulcéré. J'ai-jusqu'à l'âme ! J'ai souvent des doutes, tant mon cœur est brisé, tant ma santé est chancelante.

Où sont mes beaux rêves de jeunesse, mes aspirations de l'âge mûr. Rien ne vit plus en moi, mon cerveau s'égarait sous l'effort, et je me demandais quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

En octobre, j'écrivis à ma femme : Iles du Salut, 3 octobre 1896.

Je n'ai pas encore reçu le courrier du mois d'août. Je veux cependant t'écrire quelques mots et t'envoyer l'écho de mon immense affection.

Je t'ai écrit le mois dernier et t'ai ouvert mon cœur, dit toutes mes pensées. Je ne saurais rien t'apporter, car j'espère qu'on n'apportera ce concours que tu as le devoir de demander, et je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est d'apprendre bientôt que la lumière est faite sur cette horrible affaire. Ce que je veux te dire encore, c'est qu'il ne faut pas que l'horrible acuité de nos souffrances, de notre cœur. Il faut que notre nom, que nous-mêmes sortions de cette terrible aventure tels que nous étions quand on nous y a fait entrer. Mais, devant de telles souffrances, il faut que les courages grandissent, et pour réclamer ni pour se plaindre, mais pour demander, vouloir enfin la lumière sur cet horrible drame, démasquer celui ou ceux dont nous sommes les victimes.

ALFRED.

Ainsi que nous l'annonçons dans le dernier numéro des Débats, le major Esterhazy vient enfin d'avouer devant le conseil de France à Londres qu'il était le véritable auteur du bordereau sur lequel on a tant discuté et qui a amené la dégradation d'un officier français.

Les anti-dreyfusistes prétendent qu'Esterhazy a été payé par la famille du capitaine. Les dreyfusistes pensent que les remords ont torturé l'auteur du bordereau et l'ont amené à faire cette déclaration de culpabilité.

La vérité est en marche, comme s'écriait Zola et nous connaîtrons tout-à-jour les terribles dessous de cette mystérieuse et tragique aventure.

Cyrille TRUDEAU.

Le Péril Jaune

D'après un sénateur russe, M. Tcherevansky, très versé dans les choses asiatiques, une nouvelle Triple-Alliance dirigée contre l'Europe, est en voie de formation dans toute l'étendue de l'Asie : le Péril jaune deviendrait le Péril asiatique.

M. Tcherevansky affirme, de la façon la plus positive, que les chefs et les prêtres des trois grandes religions asiatiques, le bouddhisme, le bouddhisme et le brahmanisme, ont jeté les bases d'une combinaison politique de nature à alarmer avant peu la Russie, la France et l'Angleterre.

Les victoires de la Turquie, pendant sa dernière guerre avec la Grèce, sont célébrées par les Derviches de l'Asie centrale, comme par les Arabes du Désert ; les Musulmans des Indes Anglaises, principale-

ment du Panjab, ont envoyé des présents et des hommages au sultan ; les Madhistes et les Somalis continuent la guerre sainte contre l'Anglais. Depuis la visite du shah à Constantinople, l'Islamisme a repris une nouvelle vigueur ; les Persans, qui avaient abandonné depuis deux siècles le pèlerinage à la Mecque, se sont rendus, cette année, à la Cité sainte. En somme, plus de deux cents millions d'hommes reconnaissent désormais le sultan comme leur chef spirituel.

« Il y a déjà eu cette année, fait remarquer en terminant, M. Tcherevansky, des soulèvements simultanés dans plusieurs pays musulmans, notamment dans le Turkestan russe, dans le Panjab, dans le Soudan, dans la côte de la mer Rouge, et dans les Indes néerlandaises. Constantinople envoie des émissaires jusqu'en Chine, où le général Tchang-Fou-Chien proclame ouvertement son dévouement au sultan et se joint aux Boxers pour combattre les Européens. Cette entente générale est bien plus politique que religieuse ; son but réel est d'affaiblir le continent asiatique du Japon européen. »

Cette affirmation du sénateur russe concorde exactement avec le récit du sultan Abdul Hamid qui travaille depuis longtemps à la réalisation de son programme du panislamisme. Un ami de Gambetta, Francis Charmes, a publié un livre sur ce sujet il y a quinze ans. C'est presque une prophétie aujourd'hui.

L'auteur a parlé à jour les projets du sultan Abdul Hamid.

S'il peut faire alliance avec les chefs des religions asiatiques de Bouddha et de Brahmane, le péril est plus grand qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord.

Les missionnaires chrétiens qui vont faire des prosélytes en Orient devront avoir la plus grande circonspection pour ne pas soulever une terrible explosion de fanatisme qui serait un danger pour l'Europe.

PAUL BERGERON.

NO 61 — PAS D'HÉSITATION.

Entre tous les remèdes contre les affections du cœur et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.

Voici quelques pages de cette œuvre entre toutes émouvante :

14 avril 1895.

A mon débarquement, j'ai été enfermé dans une chambre de la maison de détention, les volets clos, avec défense de parler à qui que ce soit, en tête à tête avec mon cerveau, au régime des forçats.

A plusieurs reprises, je faillis devenir fou ; j'eus plusieurs congestions au cerveau, du délire, du délirium tremens. Il me semblait que tout ce qui était autour de moi n'était que du feu. Je me sentais bruler, et je ne pouvais pas me faire soigner et d'en finir avec ce martyre. C'est été là la délivrance, la fin de mes maux, puisque je ne me parjurerai pas, la mort était naturelle.

Ah ! que je voudrais vivre jusqu'au jour de la réhabilitation pour hurler mes souffrances, pour dégoûter mon cœur ulcéré. J'ai-jusqu'à l'âme ! J'ai souvent des doutes, tant mon cœur est brisé, tant ma santé est chancelante.

Où sont mes beaux rêves de jeunesse, mes aspirations de l'âge mûr. Rien ne vit plus en moi, mon cerveau s'égarait sous l'effort, et je me demandais quel est le mystère de ce drame ! Aujourd'hui encore, je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Être condamné sans preuves tangibles, sur la foi d'une écriture ! Quelles que soient l'âme et la conscience d'un homme, n'y a-t-il pas là plus qu'il n'en faut pour le démolir ?

En octobre, j'écrivis à ma femme : Iles du Salut, 3 octobre 1896.

Je n'ai pas encore reçu le courrier du mois d'août. Je veux cependant t'écrire quelques mots et t'envoyer l'écho de mon immense affection.

Je t'ai écrit le mois dernier et t'ai ouvert mon cœur, dit toutes mes pensées. Je ne saurais rien t'apporter, car j'espère qu'on n'apportera ce concours que tu as le devoir de demander, et je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est d'apprendre bientôt que la lumière est faite sur cette horrible affaire. Ce que je veux te dire encore, c'est qu'il ne faut pas que l'horrible acuité de nos souffrances, de notre cœur. Il faut que notre nom, que nous-mêmes sortions de cette terrible aventure tels que nous étions quand on nous y a fait entrer. Mais, devant de telles souffrances, il faut que les courages grandissent, et pour réclamer ni pour se plaindre, mais pour demander, vouloir enfin la lumière sur cet horrible drame, démasquer celui ou ceux dont nous sommes les victimes.

ALFRED.

Ainsi que nous l'annonçons dans le dernier numéro des Débats, le major Esterhazy vient enfin d'avouer devant le conseil de France à Londres qu'il était le véritable auteur du bordereau sur lequel on a tant discuté et qui a amené la dégradation d'un officier français.

Les anti-dreyfusistes prétendent qu'Esterhazy a été payé par la famille du capitaine. Les dreyfusistes pensent que les remords ont torturé l'auteur du bordereau et l'ont amené à faire cette déclaration de culpabilité.

La vérité est en marche, comme s'écriait Zola et nous connaîtrons tout-à-jour les terribles dessous de cette mystérieuse et tragique aventure.

Cyrille TRUDEAU.

Le Péril Jaune

D'après un sénateur russe, M. Tcherevansky, très versé dans les choses asiatiques, une nouvelle Triple-Alliance dirigée contre l'Europe, est en voie de formation dans toute l'étendue de l'Asie : le Péril jaune deviendrait le Péril asiatique.

M. Tcherevansky affirme, de la façon la plus positive, que les chefs et les prêtres des trois grandes religions asiatiques, le bouddhisme, le bouddhisme et le brahmanisme, ont jeté les bases d'une combinaison politique de nature à alarmer avant peu la Russie, la France et l'Angleterre.

Les victoires de la Turquie, pendant sa dernière guerre avec la Grèce, sont célébrées par les Derviches de l'Asie centrale, comme par les Arabes du Désert ; les Musulmans des Indes Anglaises, principale-

ment du Panjab, ont envoyé des présents et des hommages au sultan ; les Madhistes et les Somalis continuent la guerre sainte contre l'Anglais. Depuis la visite du shah à Constantinople, l'Islamisme a repris une nouvelle vigueur ; les Persans, qui avaient abandonné depuis deux siècles le pèlerinage à la Mecque, se sont rendus, cette année, à la Cité sainte. En somme, plus de deux cents millions d'hommes reconnaissent désormais le sultan comme leur chef spirituel.

« Il y a déjà eu cette année, fait remarquer en terminant, M. Tcherevansky, des soulèvements simultanés dans plusieurs pays musulmans, notamment dans le Turkestan russe, dans le Panjab, dans le Soudan, dans la côte de la mer Rouge, et dans les Indes néerlandaises. Constantinople envoie des émissaires jusqu'en Chine, où le général Tchang-Fou-Chien proclame ouvertement son dévouement au sultan et se joint aux

Le Monde des Sports

PAUL PONS LE FAMEUX LUTTEUR EST VAINCU

Un tournoi international qui fera fureur

Ouverture de la saison de la crosse à Montréal et à Toronto

Les grandes courses de chevaux à Ste-Scholastique

Notes du Base-Ball

PAROLES D'UN SAGE

Par la gymnastique du corps et par celle de l'esprit, tout citoyen doit obtenir l'apogée de la beauté, atteindre la hauteur héroïque, ressembler de très près aux aïeux.

MICHELET.

UNE SURPRISE POUR CEUX QUI CONNAISSAIENT PAUL PONS

Tous ceux qui s'occupent de lutte, comme ceux qui ne s'intéressent aucunement à ce genre de sport, resteront très surpris en apprenant que Paul Pons le géant, l'invincible, le champion des lutteurs de la France et du monde entier, vient d'être tombé par deux athlètes différents. La chose est peut-être difficile à croire, mais elle est tout de même admissible. D'ailleurs, tout ou tard on parvient à rencontrer son maître au moment où on s'y attend le moins. Eh bien oui, Paul Pons a été vaincu dans un grand tournoi international qui eut lieu à Vienne dans le cours du mois dernier. La première victoire fut remportée par un Russe, en une heure et dix minutes.

Le lendemain Pons rencontra de nouveau un Turc qui lui fit également toucher les deux épaules sur le matras à l'expiration de quarante-trois minutes.

Disons maintenant qu'il est invincible!

UN TOURNOI INTERNATIONAL QUI FERA FUREUR

Cet événement sportif, tel que savent en organiser les Européens seuls, est commencé depuis quelques jours, en Allemagne, pour ne se terminer que la semaine prochaine. Environ soixante lutteurs de toutes les nationalités y prendront part.

LA PREMIÈRE PARTIE DE CROSSE DE LA SAISON

C'est sur le terrain des Shamrock qui doit se jouer la première partie de crosse cette année. Les National et les Shamrock seront les deux clubs contestants. On ne peut en aucune sorte faire de prédictions car les deux clubs mettront sur pied une équipe composée de leurs meilleurs joueurs.

Il n'y aurait rien de surprenant de voir deux équipes de crosse se battre, porter les couleurs de notre club. Dans le cas contraire, il y en aura au moins dix.

Tant qu'au Shamrock, ils seront parfaitement organisés. Leur "home" sera un des plus rapides de tous les clubs de la ligue Senior.

Quoique cette ligue ne soit pas comptée comme régulière, elle n'en sera pas moins intéressante pour les spectateurs. Les joueurs des deux équipes pratiqueront continuellement, aussi nous pouvons assurer à nos lecteurs et ce, en nous basant sur des faits vus et constatés, que certains athlètes nouveaux dans les deux clubs provoqueront de grandes surprises.

Cette partie se jouera le 24 mai, jour de la fête du Roi.

Durant la même journée les fameux Capital les champions de l'année dernière, iront à Toronto jouer contre ces derniers leur première partie de ligue. Nous serions bien surpris si l'équipe locale ne pouvait vaincre les champions.

Ils sont très forts (les Toronto) paraît-il.

JOUTE DE CROSSE ET COURSES EN BICYCLE

Le 24 mai, jour de la fête du Roi, auront lieu au Queen's Park, une joute de crosse entre les clubs de la M. A. A. et de la P. A. A. En plus de cet événement, il y aura trois intéressantes courses en bicyclette, lesquelles se répartiront comme suit:

1 mile (ouverte).

2 miles (Handicap, ouverte).

REPRODUCTION NÉCESSAIRE

Comme personne, à part les journaux n'a publié la cédulo des parties de la Ligue de crosse Senior et surtout parce qu'un nombre assez considérable de personnes nous l'ont demandé, nous nous faisons un plaisir de publier à nouveau cette liste, croyant intéresser nos lecteurs.

Les parties doivent se jouer sur le terrain du club en dernier lieu nommé.

LISTE DES PARTIES DE LA LIGUE SENIOR DE LA CROSSE

Mai 24.—Capital vs Toronto.

Jun 1.—Cornwall vs Montréal.

Jun 8.—Toronto vs Shamrock.

Jun 8.—National vs Cornwall.

La grande tournée dramatique

Le théâtre des Soirées de Famille

C'est demain matin que nos fameux Amateurs s'embarqueront pour leur grande tournée dramatique nationale, à travers les principales villes du Canada et des États-Unis. Ils débute- ront à Ottawa lundi soir où ils auront l'honneur de jouer devant Sir Wilfrid Laurier, l'honorable Premier Ministre du Dominion.

Nous sommes d'avance assurés du succès qui couronnera leurs efforts à Ottawa aussi bien que dans toutes les villes où ils passeront lorsque nous savons qu'ils donnent "Madame la Maréchale" et "Les Bouillards", deux de leurs plus brillants succès des trois saisons précédentes. Ainsi donc nous souhaitons de tout cœur bon voyage et succès à ces sympathiques Artistes qui se consacrent avec une entente à l'œuvre éminemment patriotique et nationale.

Voici l'itinéraire de la tournée que fera la troupe. Ils joueront à Ottawa, Trois-Rivières, Québec, Sorel, St-Hyacinthe, Sherbrooke, Lewiston, Biddeford, Haverhill, Lawrence, Lowell, Manchester, Nashua, New-Bedford, Fall-River, Woonsocket, Worcester, Othbridge, Holyoke, Cohasset.

FAITS-DIVERS

TEMPERATURE

Toronto 19 mai.—Vents d'est, un peu de fraîcheur avec ondées probables.

OU ALLAIT-IL ?

Ce qui se voit dans le monde de la police

Il se passe de drôles de choses sur la terre, et surtout dans notre service de police, où l'on est en train de tout renverser, en voulant tout réformer. Pour obéir aux derniers règlements un constable est forcé de se ballader par nos rues durant six heures consécutives, sans une minute de repos, sans soulever mot à personne. La dose est dure à avaler, mais des officiers supérieurs sont là pour faire respecter le discipline.

Pas plus tard que mercredi soir, de ces hauts dignitaires arpentaient la rue Craig, venant de l'Est, en tournée disciplinaire.

Il venait de dépasser l'église Méthodiste, jetant de tous les côtés des yeux pleins de soupçon, flairant quelque occasion de tonner contre un subalterne péchant contre la consigne.

Soudain, au coin des rues Sanguinet et Vitré, un homme parut, vêtu d'une tunique dont les boutons jaunes reluisaient au soleil couchant. Un casque comme en portent seuls les paroliers de M. Lebeuf; bref, il n'y avait pas à en douter, c'était bien là un constable.

Il filait, il filait, le malheureux à grands pas comme s'il eût senti à ses trousses toute la commission de police.

Où allait-il à cette allure, dans ces parages où jamais ne plane l'ombre d'un constable ?

Les officiers crurent un moment l'avoir surpris à détourner la tête pour jeter derrière lui un regard inquiet.

C'en était trop. "Demi tour à droite," fit l'un des gros bonnets, "cet homme doit avoir quelque chose sur la conscience, suivons-le!" "Grands dieux! si c'était là qu'il se rendait, oui, là!... quelle disgrâce pour l'uniforme!"

Et ils prirent tous les deux par la rue Sanguinet, que longeait maintenant le policier supposé être en rupture de ban avec la discipline.

On dépassa la rue Vitré, puis la rue Lagacchietti, puis la rue Dorchester, et l'homme au bâton filait toujours.

En touchant la rue Ste Catherine, il tourna à droite, et ses supérieurs embottèrent le pas derrière lui. Il ouvrit une porte, et se précipita à l'intérieur.

On crut remarquer qu'il mettait à cela une certaine précipitation, et tous les doutes furent dès lors dissipés.

"Il a quitté son poste sans permission pour venir ici," dit l'un des officiers; "la chose est certaine."

"Nous allons le surprendre en flagrant délit et le rapporter au président. Entrons."

On attendit encore quelques instants, pour remarquer la couleur des rideaux, et noter le numéro de ce logis, puis sans dire ni un mot, deux, n'ayant en vue que le devoir et le respect de l'uniforme, on se précipita à l'intérieur.

Assis au bout d'une table, une femme à ses côtés, le malheureux constable dégringolait un plat de viande bouillie tout fumant encore. Une demi-douzaine de marmottes, rangées en ordre tout alentour, faisaient également honneur au festin.

A la vue de ces deux supérieurs tombant comme une bombe au milieu de la place, le policier ne put retenir un cri de surprise.

"Que faites-vous ici?" demandèrent les deux intrus, joignant leurs voix dans un chorus.

"Pour le voyez, j'ai été de quart durant six heures, et je viens réparer mes forces au milieu de ma famille, avec la permission du capitaine."

Les deux officiers s'étaient aperçus de leur erreur dès leur entrée; ils poussèrent un hal! tout gonflé de surprise, et se hâtèrent de détailler sans même prendre le temps de s'excuser.

La domoicelle, qui ne perdait pas par le fait même une occasion de faire parler d'elle en instituant une nouvelle enquête. On dit que le constable en question aura à répondre de cette dernière offense devant la commission. Mais il est bien probable qu'on ne perdra pas le temps en discussions inutiles et qu'on laissera l'affaire sur la table.

Pasteur interdit

Minuit. Nous sommes informés que le Professeur Steen a reçu ce soir un ordre formel de l'évêque Bond lui interdisant d'officialier demain comme ministre dans le diocèse de Montréal.

ANNONCE ORIGINALE

L'administration du Théâtre National veut décidément faire les choses dans un genre nouveau: l'annonce suivante en est un exemple frappant:

CATASTROPHE EPOUVANTABLE

dans la vente des billets

10.000 Personnes

ont été refusées, faute de places au Théâtre National Français.

2me SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, LE 20 MAI. — Venez voir Villefort, Fernand et Danglas

TUÉS

PAR

MONTÉ CRISTO

AVIS.—Retenez vos places! apportez vos imperméables pour la scène de l'ouragan.

Un homme en vue, proche parent de Calisto, a été grièvement blessé par de nombreux quémanteurs d'autographe.

— Si cela continue, dit-il, je serai obligé, pour donner satisfaction à tout le monde, d'acheter une machine à écrire!

TELEGRAMMES

Fin d'une Grève

Albany N. Y. 19.—La grève étant finie, les autorités ont donné l'ordre aux régiments, qui avaient été mandés de New York, Iroy et Brooklyn pour maintenir l'ordre, de retourner dans leur casernes.

Les Antilles Danaises

Copenhague, 19.—On dément officiellement que l'achat des possessions danoises dans les Antilles par le Gouvernement des États-Unis soit un fait accompli. Les négociations se continuent très lentement.

La reine de Serbie

Belgrade, 19 mai.—L'explication suivante de la situation de la famille royale de Serbie est la vraie.

Les médecins ont présenté une déclaration par écrit, attestant qu'ils ne s'attendent aucunement à un accouchement immédiat de la Reine Draga; que l'état de santé de la Reine n'inspire aucune inquiétude quant à sa santé ou sa constitution physique et qu'en conséquence, il n'y a aucune raison pour qu'elle ne devienne pas mère éventuellement.

SUICIDE

Naples 18 mai.—Mr Maltie un ministre protestant américain de Davenport Te, s'est suicidé à l'hôpital international en se coupant une artère.

Destruction d'une œuvre d'art

Philadelphie, P. A., 19 mai.—La maison de campagne de M. Wampmaher a été complètement détruite par le feu. Les pertes de la maison et des meubles sont évaluées à \$900,000.

Une galerie d'art détachée de la maison et évaluée à \$250,000 a aussi été réduite en cendres. Plusieurs tableaux de maîtres anciens, parmi lesquels un "Van Dyke," sont aussi perdus pour la postérité.

Grande Bataille en Arabie

Londres, 19.—Le Times of India du 12 avril annonce que Mabarakouh, le Seikh de Koweït, qui a conquis tout récemment le royaume de Nejd dans l'Arabie Centrale et détrôné son chef, Ibn Rashid, a été vaincu par ce dernier dans un combat furieux.

L'armée de Mabarakouh étant à court de munitions, avait été ensermée dans un ravin dangereux; alors les partisans de Nejd descendirent des montagnes en véritables légions et écrasèrent leurs ennemis.

Les survivants qui sont arrivés dans les nombreux ports sur le golfe Persique, déclarent que 5000 hommes ont été tués et que Ibn Mashid a recouvré son royaume.

On ignore le sort de Mabarakouh.

L'industrie des canons dans le marasme

Londres, 19.—M. Krupp le grand fabricant de canons va renvoyer encore 5000 ouvriers de ses chantiers d'Essex, Bucknow et Kiel.

La maison Eyharet à Dusseldorf, qu'on a accusé à plusieurs reprises d'avoir fourni des canons à l'armée anglaise pendant cette guerre, a été l'indication de congédier un tiers de son personnel. Au mois d'octobre 1900 les fabriques de M. Krupp employaient 26,000 ouvriers, dont 4000 ont déjà été renvoyés il y a trois mois.

Grève en Russie

St-Petersburg, 19.—Une grève suivie de désordres sérieux a éclaté ici. La police a arrêté 132 personnes. Plusieurs grandes filatures et d'autres usines sont victimes de la grève.

Reprise des affaires au Transvaal

New-York, 19 mai.—Les signes ne manquent pas, dit le correspondant de la "La Tribune" à Londres, nous indiquent que nous sommes à la veille d'un grand "boom" africain, Johannesbourg s'empilant graduellement, les mines se rouvrent et on fait des arrangements pour la réorganisation du gouvernement.

La réouverture de "l'Old circus", la bourse des mines, aura au moins un bon résultat, il occupera les capitalistes et ne leur donnera plus le loisir de se mêler des affaires du gouvernement des nouvelles colonies.

Les nominations récentes faites par Sir Alfred Milner ont été bien critiquées. Les groupes puissants de capitalistes ont été représentés d'une manière trop visible dans ces nominations et on a créé ainsi des sentiments de désaffection, qui retarderont la pacification de l'Afrique du Sud.

On dit que le général Botha, aussitôt qu'il aura appris le départ de Sir Alfred Milner, enverra un message au Gdn. Kitchner dans l'intention de rouvrir les négociations de paix.

Le Gdn. Botha a demandé à communiquer avec M. Kruger, mais Lord Kitchner a dit qu'il ne pouvait avoir aucun rapport avec l'ex-président.

Les Craintes de Quillau me

Berlin 19 mai.—Le chef de la police allemande vient de régler définitivement les nouvelles mesures destinées à protéger l'empereur contre tout attentat. Les quartiers de la capitale que le souverain traverse chaque jour, dans ses promenades à cheval ou en voiture, seront l'objet d'une surveillance accrue.

Tant que l'empereur sera présent à Berlin, les postes de police seront avertis par télégraphe, à huit heures du matin et à deux heures de l'après-midi, que les voitures ou les chevaux du monarque sortiront à telle ou telle heure.

Immédiatement, tous les agents devront partir du poste, ou ne resteront que les scribes et l'employé du téléphone.

Les lieutenants de police se porteront aussitôt aux points les plus passants de l'itinéraire impérial; les sergents échelonneront leurs hommes le long des trottoirs, avec ordre de ne pas bouger d'un pas. Il leur est également défendu de saluer l'Empereur.

Les médecins de l'empereur lui conseilleraient vivement de faire un voyage en Norvège. Ils sont inquiets de son état de santé et particulièrement de son excitation cérébrale.

L'empereur est fatigué et sombre; ses nuits sont sans sommeil. Il se sent cour et fatigué de ses continuelles exigences qui le obligent à passer des nuits blanches pour lui tenir compagnie.

On dit que l'empereur voit des ennemis et des assassins cachés partout, et dans son propre palais. Il y a quelques jours, il appela au milieu de la nuit le capitaine de sa garde, le fit agenouiller devant lui, et étendant la poignée d'une épée en forme de croix, l'obligea à jurer sous serment qu'il lui ferait jusqu'à son propre frère pour défendre la vie de l'empereur.

Saint-Petersbourg, récents troubles à Berlin ont été l'objet de lettres traitées avec une certaine réserve, pour ne pas se laisser emporter par "la vague socialiste".

CHEZ "CONCORDIA"

La Compagnie des Tramways du Bout de l'île

Demain lundi le Conseil de Ville est spécialement convoqué pour discuter le projet de la Montréal Terminal Railway. On sait que cette Cie veut faire pénétrer sa ligne en ville et nous donner tout un réseau de tramways que la population réclame.

Nous avons la avec attention le projet qui sera discuté au Conseil. Il est volumineux. Une partie des articles qu'il renferme sont avantageux pour la ville et pour la compagnie. D'autres articles sont inutiles, vexatoires et prohibitifs. Aucune compagnie sérieuse ne les accepterait, à moins de vouloir se suicider.

M. Mullarkey, le directeur général de la Terminal Railway, qui a discuté point par point toutes les lignes du projet, est un homme complet, sérieux et rompu aux affaires. Il a toujours demandé ce qui était équitable; il ne veut pas de faveurs, mais désire être traité avec justice.

La Montréal Terminal Railway, la ligne populaire du Bout de l'île, veut nous donner un système de tramways nouveau et perfectionné, avec des voitures dernier modèle, très confortables. Les prix seront réduits aux heures ouvrées: 10 tickets pour 25 cts. Le service sera rapide et assez fréquent pour éviter cette agglomération qui est si pénible aujourd'hui.

La ville aura tout à gagner avec la nouvelle compagnie: recettes pour le trésor, propreté des rues en été et en hiver, surveillance naturelle des quartiers dans la soirée par le fait même qu'ils seront parcourus en tous sens par les nouveaux chars.

Demain nous attendons des échevins de l'Est un appel sincère et dénué de toute technique de quartier, en vue du bien général de la cité. Quant aux échevins de l'Ouest, nous espérons qu'ils comprendront qu'il y a de l'intérêt de Montréal. Ils sont hommes d'affaires et accorderont le fair play à leurs collègues des quartiers français.

Nous sommes nous aussi de l'avis de l'échevin Manseau qui a posé comme principe dès le début: "Que la nouvelle compagnie donne des bénéfices à la ville sans augmenter ses dépenses."

Paul MIGEON.

Nous sommes nous aussi de l'avis de l'échevin Manseau qui a posé comme principe dès le début: "Que la nouvelle compagnie donne des bénéfices à la ville sans augmenter ses dépenses."

Nous sommes nous aussi de l'avis de l'échevin Manseau qui a posé comme principe dès le début: "Que la nouvelle compagnie donne des bénéfices à la ville sans augmenter ses dépenses."

NOS POMPIERS

Mardi prochain, 21 mai, les contribuables de Montréal seront consultés au sujet de l'emprunt de \$100,000 que le Conseil de ville veut appliquer à l'amélioration du service des Incendies. A envisager la question au point de vue utilitaire, il est bien évident que la somme demandée n'est pas exagérée. Si l'on veut mettre notre brigade sur un pied très voisin de la perfection, \$100,000 ne sont pas de trop. Il y a très longtemps que le chef Benoit réclame des améliorations et il a fallu les derniers incendies de cet hiver pour convaincre le public et les échevins que le commandant de notre brigade était meilleur juge que les amateurs animés de bonnes intentions, mais parfaitement incompétents.

Les Compagnies d'Assurances qui ont augmenté leur taux dans une proportion extraordinaire, presque prohibitive, réclament également contre le manque d'argent de nos différents postes d'incendie.

Du courage des hommes, il ne peut être question. Tout le monde les a vus à l'œuvre nos braves pompiers. Ils ne craignent rien. Ils sont courageux, expérimentés, bien disciplinés et admirablement commandés.

Ce qui leur manque c'est l'outillage complet et du dernier modèle. On va le leur donner, si les propriétaires se prononcent favorablement, s'ils votent l'emprunt qui leur est soumis.

Nous croyons que de toutes les consultations qui seront demandées, aux contribuables, celles concernant les pompiers est la plus populaire, la plus utile et la plus nécessaire. On peut ergoter sur la légalité de l'emprunt, sur la façon dont l'intérêt et l'amortissement seront payés. Mais le principe est approuvé d'avance par tout le monde et mardi prochain les pompiers recevront satisfaction.

Louis RABILLON

A LA CHAPELLERIE MODERNE

Tout un contingent de Chapeaux de Printemps m'est arrivé, la variété des formes et couleurs sont splendides. D'ailleurs, mes 38 années d'expérience comme chapelier sont une garantie du choix que j'ai pu apporter dans mes achats des modes Européennes et Américaines. De plus je fabrique les Chapeaux de Soie et les répare, confectionne sur commande, coiffure pour fanfare, police, pompiers, coiffure militaire et toutes sortes de casquettes pour collèges, sort pour la ville ou la campagne; tous les articles en magasin une immense variété de casquettes de voyage et pour bureau. Demandez-moi tout ce que je puis faire.

ARMAND DOIN
1584, rue Notre-Dame (Vis-à-vis le Palais de Justice).

Le Theatre de la Gaieté Française

La semaine qui vient de s'écouler a été des plus fructueuses pour le Théâtre de la Gaieté qui est devenu maintenant le théâtre à la mode de la plus fashionable société. C'est grâce à l'habileté de l'entrepreneur de la direction, à l'excellence des pièces et des artistes que notre seul théâtre d'opéra a atteint ce résultat. M. Darcy, le directeur artistique, doit être félicité du soin qu'il apporte au choix des pièces, de la richesse de la mise en scène, en un mot, de la perfection absolue de ses représentations absolument de 1er ordre qui font le plus grand honneur à ce sympathique artiste.

La semaine prochaine, c'est la "Mascotte" qui tient l'affiche. Une bréchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le BAUME RHUMAL guérit le rhume et prévient la bréchite, il guérit aussi la bréchite déclarée.

No 62.—L'UN COMME L'AUTRE.—Une bréchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le BAUME RHUMAL guérit le rhume et prévient la bréchite, il guérit aussi la bréchite déclarée.

Comment se fait-il que la municipalité ne puisse pas enlever la barrière qui se trouve le long du trottoir en face de la maison qui précède le théâtre Proctor. C'est une véritable disgrâce. Les étrangers qui sont nombreux en ce moment s'étonnent de cette incurie.

Le propriétaire de ce théâtre fait tous ses efforts pour nous donner un lieu convenable d'amusement. La première semaine de juin, la troupe permanente de M. Proctor viendra à Montréal et ajoutera au spectacle de vaudeville l'attrait des représentations de fines comédies.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

Un bureau pour homme d'affaires. Le propriétaire fera les réparations. \$5 par mois. 25 rue St-Jacques. S'adresser à l'Administration du journal LES DEBATS.

PROCTOR'S

F. F. Proctor, Prop. et Gérant
J. Austin Fynes, Gérant Général

Sièges de Loges
seulement résor-
vés Tél. Up 2425

Le Théâtre Popu-
laire des Familles

Représentations continues—PRIX ATTRAYANTS—APRÈS-MIDI ENTIER

LE SOIR

Orchestre 50c
Balcon 25c
Galerie 10c

Sièges de Loge \$1.00

HELENE MORA

Elle chante des ballades qui touchent le cœur et des chansons qui éveillent l'imagination

M. et Mme CHARLES T. ELLIS

Dans "An Artist's Dilemma" introduisant les fameux chanteurs "Yodel" de M. Ellis

A. O. Duncan, Violoncelle
New L.L. Chiquilla & Danfrois, Musiciens

Les deux Lanciers, Duo de Comédie

Max Cincinatti, Faneux Prestidigitateur
Le Kalethroscope, Nouveaux Tableaux Animés

Scènes de Voyages

L'APRÈS-MIDI à 2 heures
LE SOIR à 8 heures

FREDERICK BOND, Régisseur Général

Théâtre de la Gaieté Française

Soul Théâtre d'Opera Français à Montréal

TEL. BELL, EST 1054 & 1054 RUE STE-CATHERINE

Semaine du 20 Mai

LA MASCOTTE

Décor et costumes splendides. Nombreuse figuration.

Tous les soirs à 8¼ heures

Matinée: Vendredi, jour de la Fête Victoria à 2¼